...nnée. ⌀ N° 595. Le Numéro : 50 centimes. (Étranger : 60 centimes.) 12 Février 1910. ⌀ Tous les Samedis.

LA VIE AU GRAND AIR

HARRY LEWIS

Qui va se rencontrer ce soir, samedi, avec Willie Lewis, son compatriote, pour le titre de champion du monde welter-weight.

(Voir pages 106 et 107.)

...TIONS PIERRE LAFITTE & Cie
...IS TOUT :: FERMES ET CHATEAUX :: FEMINA
...A :: LA VIE AU GRAND AIR :: LIVRES, ROMANS
...en. des Champs-Élysées et 9, aven. de l'Opéra.

Abonn. : *France 24 fr. — Étranger 28 fr.*
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

A LA
CORBEILLE FLEURIE

BRISE EMBAUMÉE VIOLETTE

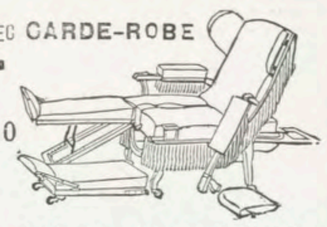
ED. PINAUD

18, PLACE VENDÔME

PARIS

AUTOMOTEUR AVEC CARDE-ROBE

DUPONT



10, Rue Hautefeuille, 10
PARIS (VIe)
Téléphone 818-67
Envoi Franco du Catalogue
AUCUNE SUCCURSALE
Transport de malades. Ambulances automobiles

PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY**, *et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le* **LABORATOIRE**, 1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste de 10f.
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.
en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdine Bouty.***

DUSAUSOY

EXPERT
4, Boul des Italiens

ACHAT TRÈS CHER
DE BIJOUX
DIAMANTS
PIERRES FINES

Expertises Gratuites

L'ÉCONOMIE PAR LES
PNEUS CUIRASSE
CANNELÉE

DUNLOP

LA SÉCURITÉ
PAR LES PNEUS
FERRÉS CUIRASSE ARMÉE

PARFUM
FLORAMYE
L.T. PIVER
PARIS

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute Époque.* BARLET, 112, rue Réaumur
Beauté des Seins, Epilation, Obésité. — *Renseignements gratis*

LE "TRICOPHILE" CONTRE LA CALVITIE, Liquide antiseptique d'une odeur agréable. — Le **Tricophile** est un merveilleux auxiliaire de L'HYGIÈNE ET DE LA BEAUTÉ, en facilitant à chacun la conservation de la chevelure. Non seulement il *empêche et arrête* la chute des cheveux, mais encore il les fait *repousser en détruisant les bacilles* et en *rendant au bulbe pileux atrophié toute son énergie* — Prix du flacon, 5 francs.
Pharmacie : CHARLARD 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, à PARIS

Protégez votre visage contre
LE HALE DU GRAND AIR
par l'emploi de la

CRÈME SIMON

Indispensable aux Touristes

Souveraine contre
Engelures et Gerçures

J. SIMON. — Paris

PLAQUES PAPIERS PRODUITS LUMIÈRE

Le VADE MECUM *du* PHOTOGRAPHE
est L'AGENDA LUMIÈRE 1910
Envoi franco contre 1f10c *adressé*
à la SOCIÉTÉ LUMIÈRE *à* LYON-MONPLAISIR

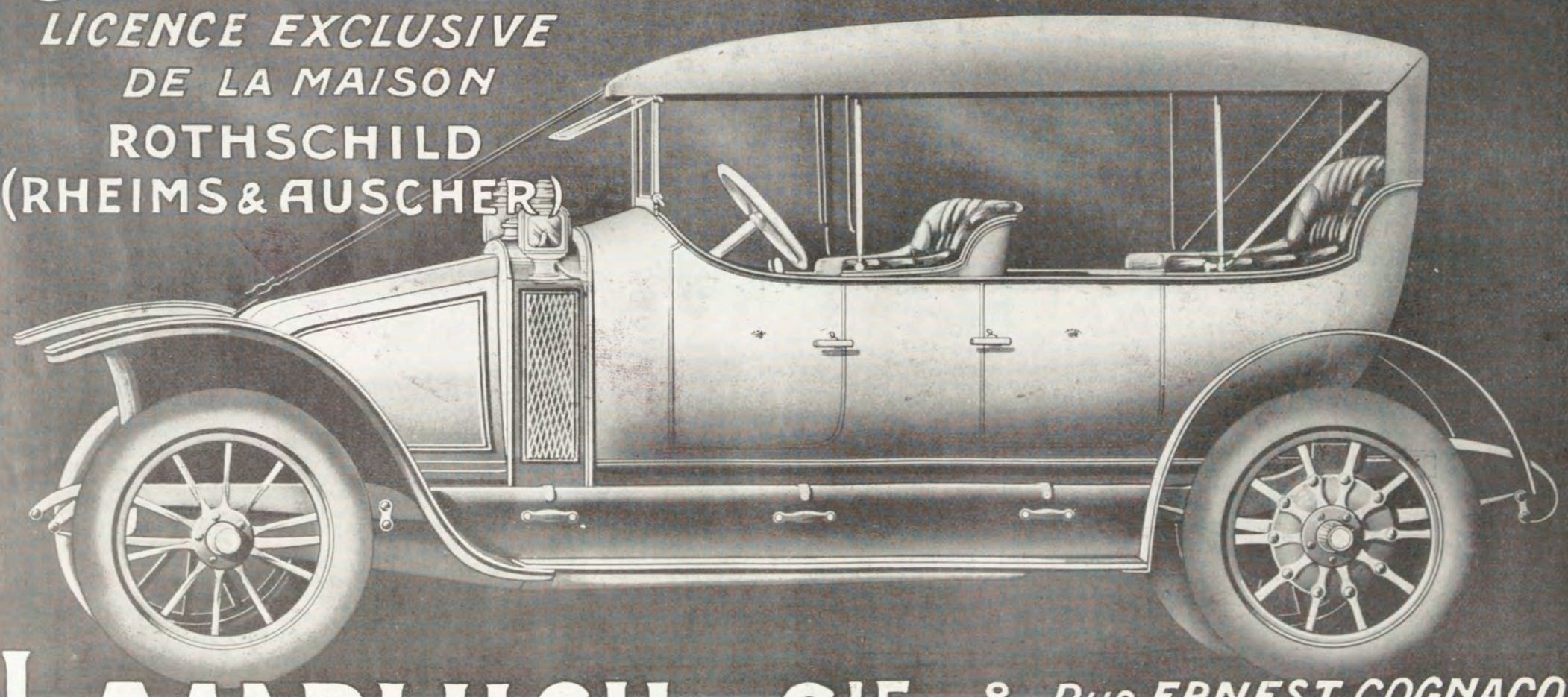
ASPLINTO

(de J. ASKHAM, de Londres)
LINIMENT IDÉAL
contre
BOITERIES, TARES OSSEUSES
Eparvins, Suros, Courbes, Molettes
et Vessigons indûrés
Guérison rapide et sûre, pas d'interruption
Envoi franco de *Brochure* sur demande
PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 52
EN VENTE :
Dr J. RENARD, 142, Av. de Clichy - PARIS

Lire ***Je sais tout*** Paraissant le 15 de chaque mois

CARROSSERIE TORPILLEUR (type 254)

LICENCE EXCLUSIVE
DE LA MAISON
ROTHSCHILD
(RHEIMS & AUSCHER)



LAMPLUGH & Cie.

8, Rue ERNEST COGNACQ
LEVALLOIS-PERRET (Seine)

Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. February 12 th 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — Étranger, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en d ux fois.

12 Février 1910 — N° 595
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : **90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68**
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage .. .. 750 fr.

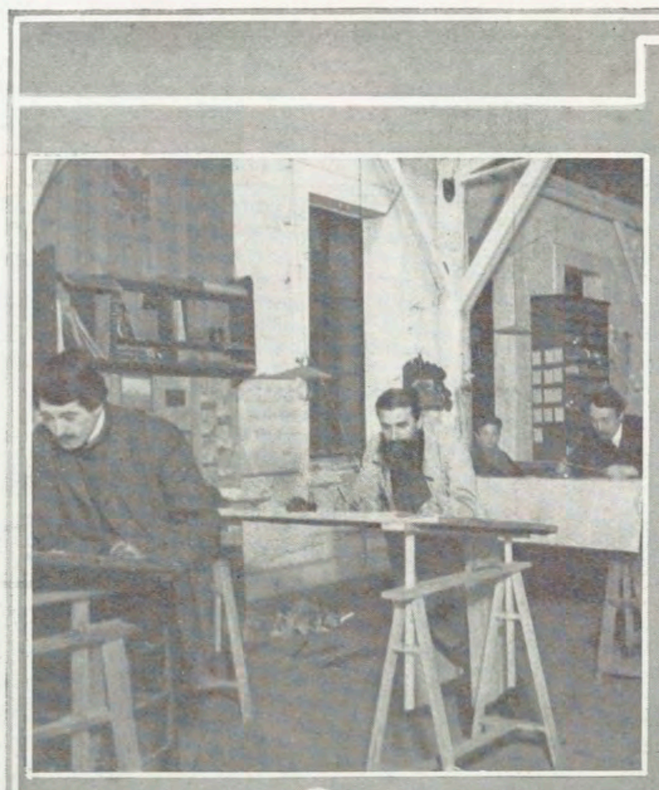
UN SAUT EN LUGE A CAUTERETS (1)

Les courses de luges et de bobsleighs ne comprennent pas de parcours d'obstacles. Le saut que nous représentons ici est donc plutôt du domaine de la fantaisie que de celui du sport classique. Il faut même reconnaître qu'il présente un certain danger, quand l'appareil se reçoit mal sur la neige. Il a été exécuté à Cauterets, lors de la semaine organisée, par le Club Alpin de France, dans les Pyrénées. Le tremplin d'où les lugeurs prennent leur élan est celui qui avait été établi pour les sauts en skis.

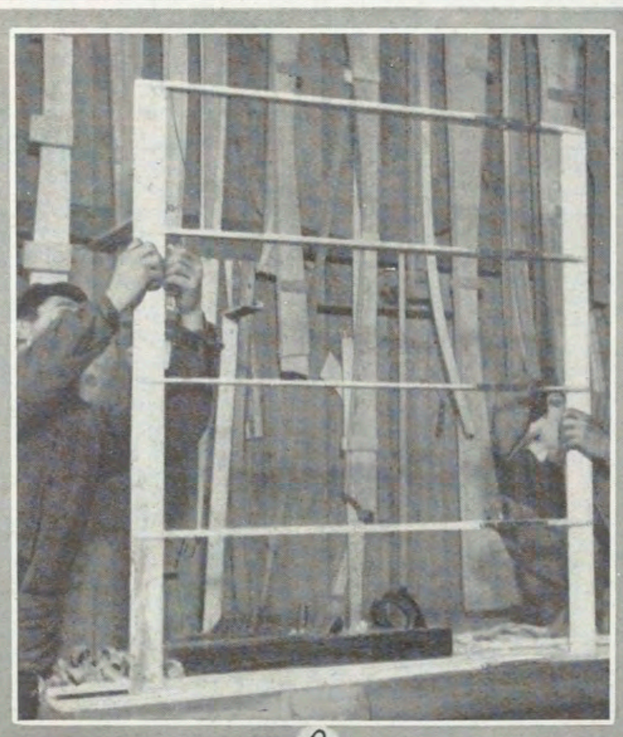
(1) Voir page 103.

L'ELEVAGE DES OISEAUX ARTIFICIELS

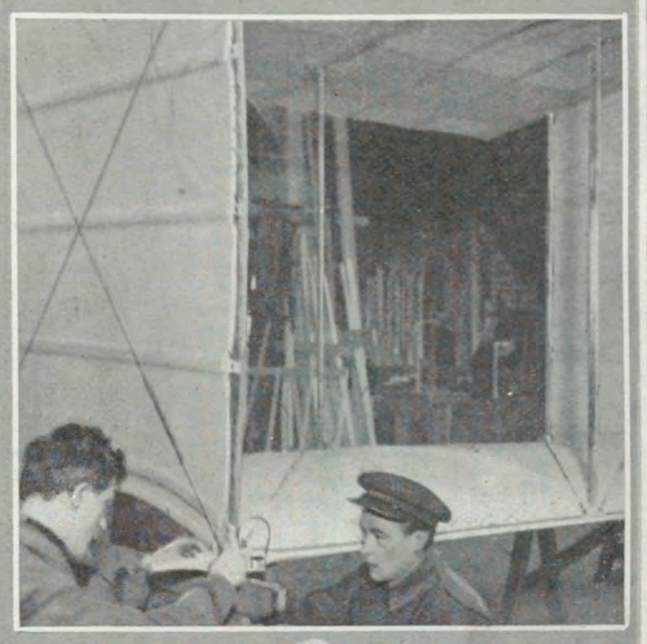
Comment avec du bois et de la toile, un peu de science et beaucoup d'ingéniosité, on construit un aéroplane
C'est ce que nous explique l'excellent ingénieur et conducteur Château



1



2



3

4

5

6

Le fuselage et la voilure.

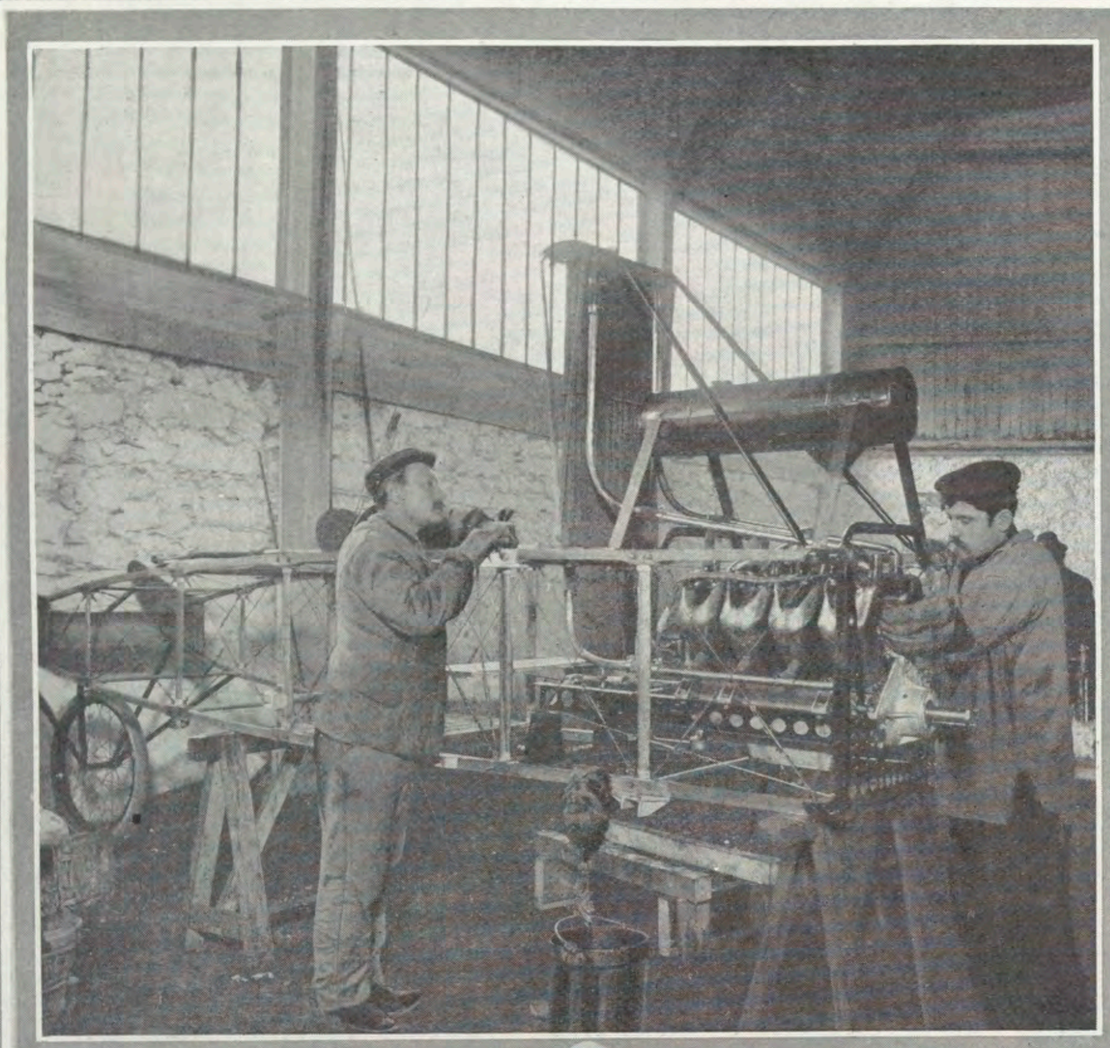
1. Le bureau des études où ingénieurs et dessinateurs travaillent aux nouveaux modèles. — 2. Montage du gouvernail. — 3. Le montage d'une cellule. — 4. Construction du châssis en tubes qui supporte l'appareil à terre. — 5. Montage du fuselage. — 6. Ebauchage des bras d'une hélice.

MAINTENANT que l'aviation a — comme on dit — fait ses preuves et permis à plusieurs douzaines d'hommes déjà de se détacher du sol, à bord de machines volantes, les initiateurs, ceux du début, ceux qui construisirent de toutes pièces et pour ainsi dire de leurs propres mains, les glorieux premiers « oiseaux mécaniques », ceux-là sont tout naturellement devenus les premiers aussi des industriels qui, pour satisfaire aux désirs de tous ceux que tentent les voies nouvelles, doivent multiplier leurs premiers modèles.

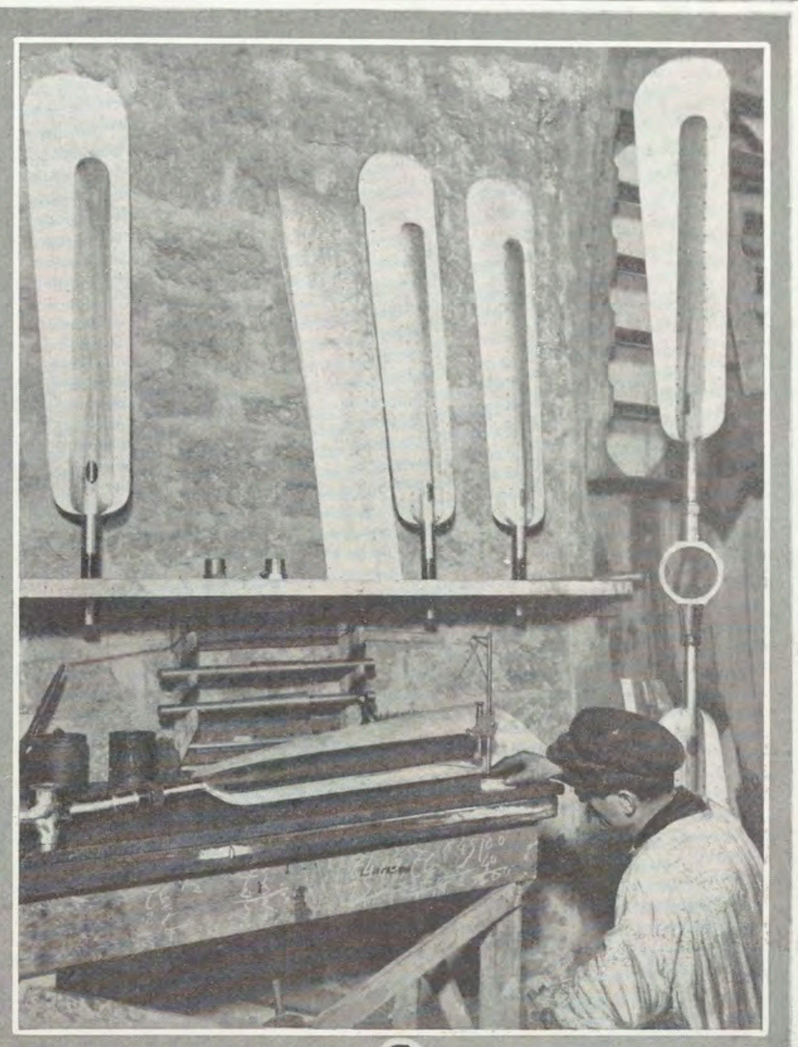
Ainsi les Wright, les Voisin, les Blériot, installèrent des usines chaque jour insuffisantes pour demain. Puis les imitateurs parurent; d'autres usines grandirent; d'autres s'installent: d'autres encore viendront. Une industrie nouvelle est née. Pénétrons quelques instants chez elle.

Les « machines volantes » actuelles, les aéroplanes, se composent généralement — qu'il s'agisse d'ailleurs d'un biplan ou d'un monoplan — de trois parties essentielles : 1° L'appareil planeur proprement dit, avec ses gouvernails ou stabilisateurs et tout son système de commandes; 2° l'appareil porteur (châssis et roues, patins, ou combinaison des deux systèmes); 3° la partie mécanique comprenant le moteur, les transmissions dans certains cas et l'hélice.

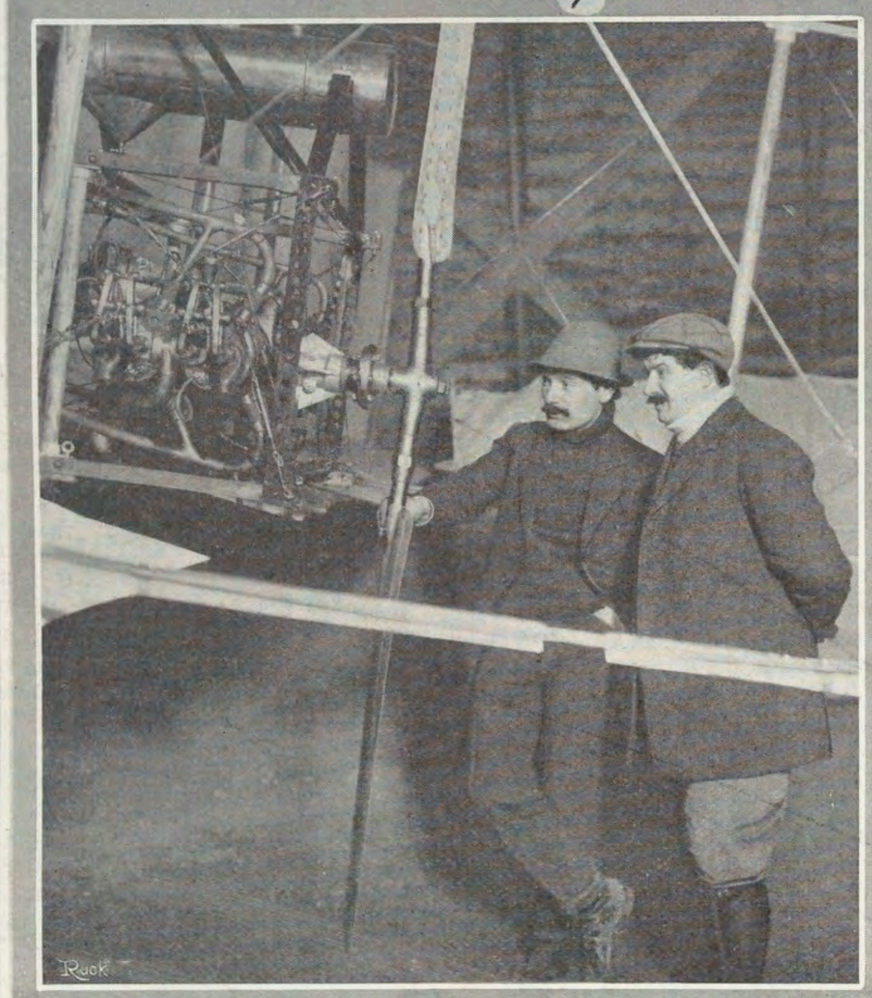
Chez les frères Voisin, par exemple, dans les ateliers desquels ont été prises nos photographies et dont le type classique d'aéroplane est bien connu, l'appareil planeur se compose d'une grande et d'une petite cellule reliées entre elles par quatre longerons formant une poutre, d'un fuselage quadrangulaire solidaire de la grande cellule et portant à l'avant l'équilibreur, d'un gouvernail vertical, des dispositifs de commande mus par un volant unique. Pour mettre sur pied un tel ensemble il faut, dans du bois de toute première qualité et parfaitement sec, débiter les grands longerons en frêne des surfaces, ceux du fuselage et de la poutre de réunion, les montants verticaux à profil spécial qui maintiendront l'écartement rigoureux des plans; il faut tailler dans le bois, hêtre et peuplier, les courbes dont les profils donneront aux ailes une qualité sustentatrice connue; il faut profiler de même les éléments des gouvernails avant et arrière suivant des cotes établies. Puis, pour chaque partie constitutive de l'ensemble, on procède au montage. Sur les pièces de bois se fixent, vissées ou boulonnées, des pièces d'aluminium, fondues et travaillées, qui serviront de liaison entre elles; les surfaces se couvrent



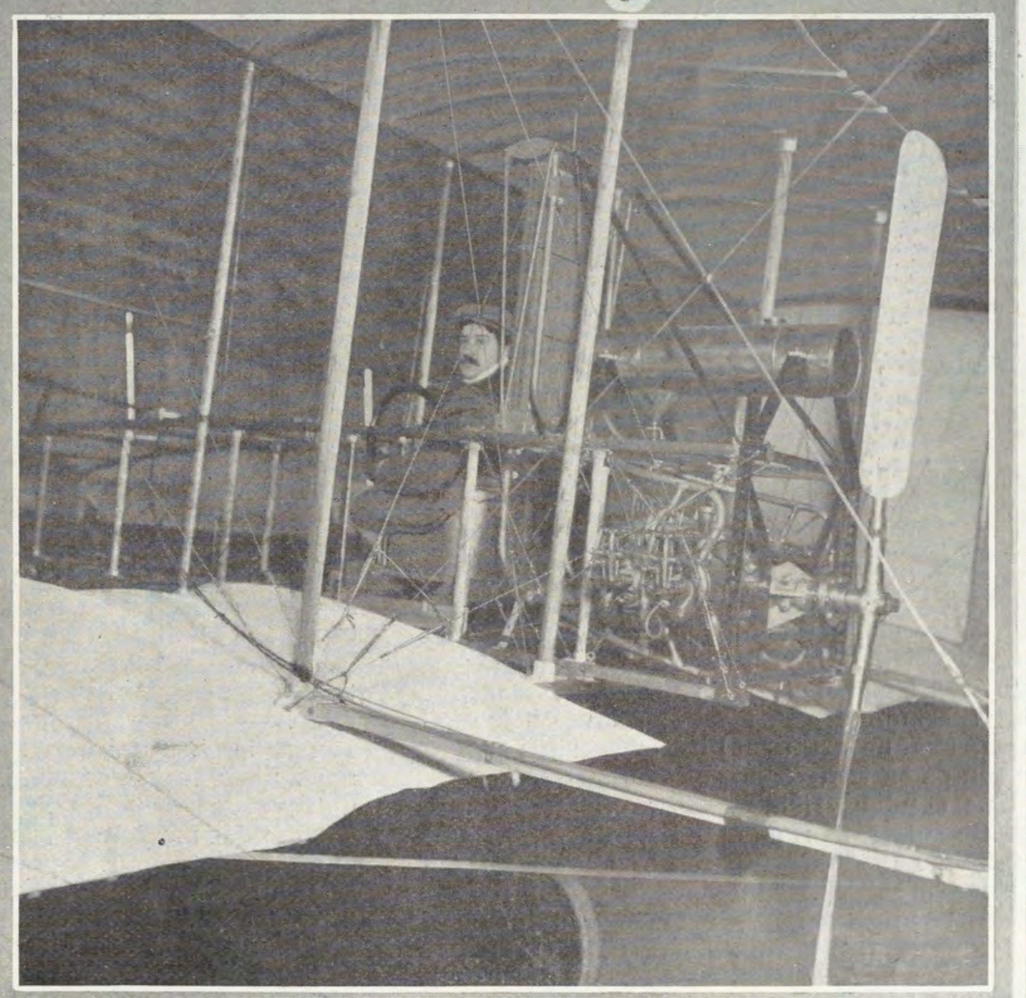
7



8



9



10

La partie mécanique.

7. Montage du moteur sur le fuselage. — 8. Réglage du pas d'une hélice. — 9. Le moteur installé sur l'appareil. — 10. L'appareil de Rigal muni d'un baquet de course en cuivre poli.

de tissu caoutchouté spécial sur lequel l'air exercera sa poussée déterminant la sustentation. Enfin, des fils d'acier à haute résistance lient les différentes parties; des tendeurs placés sur chacun d'eux permettent le réglage et le dégauchissage parfait du tout, qui petit à petit prend figure. Ce sont des menuisiers et des monteurs entraînés à ce travail spécial, à qui est dévolue cette partie de la besogne.

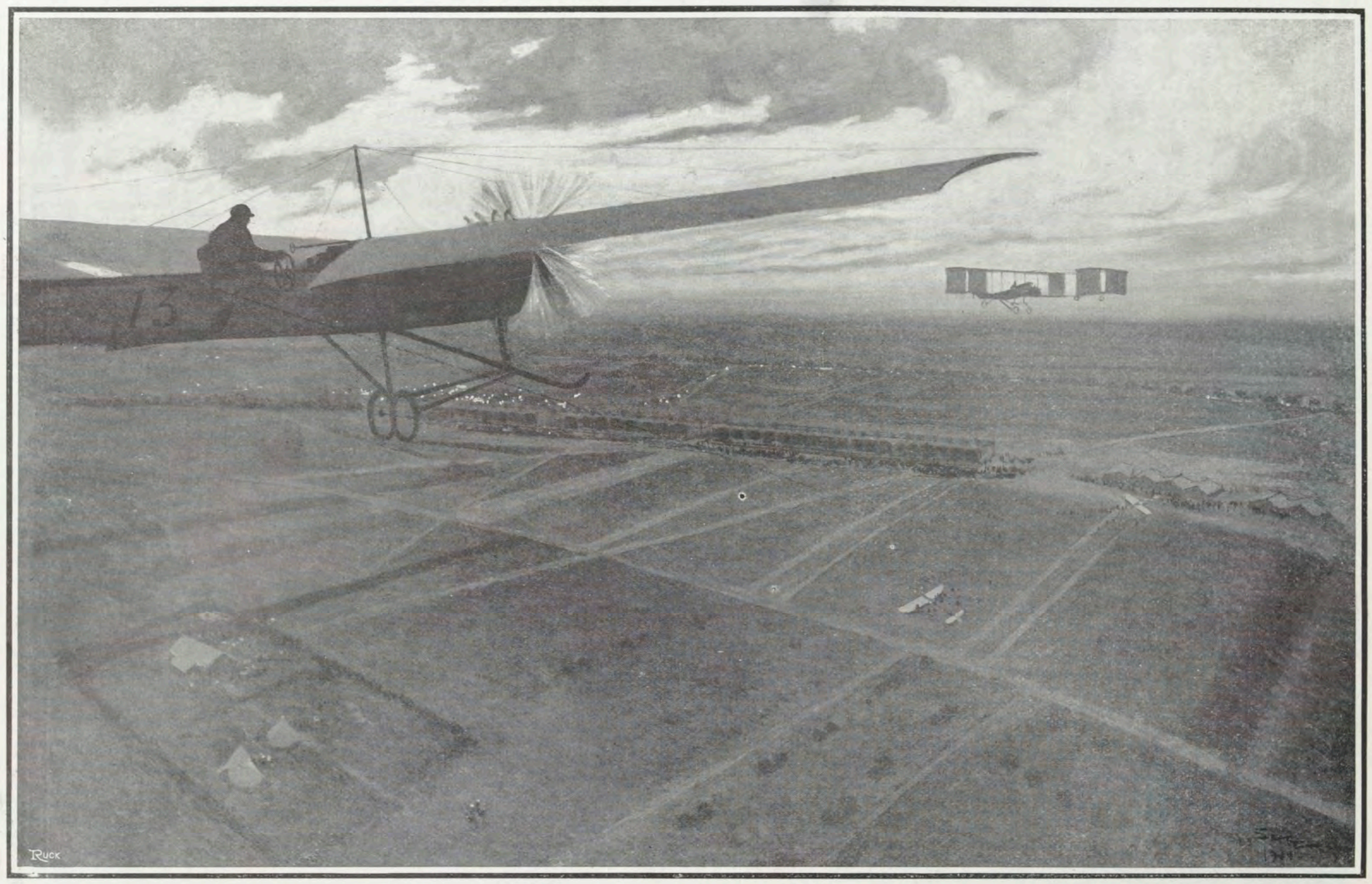
Cependant, dans d'autres ateliers, des tubes d'acier sont coupés à des longueurs prévues, façonnés suivant des plans, des pièces de formes convenables sont brasées et, des mains des ouvriers actifs, sortent les châssis qui, munis de roues et de ressorts, permettront à l'appareil de prendre sa lancée nécessaire à l'envol et de se recevoir à l'atterrissage.

Au bout de la même salle, un marteau-pilon fait étinceler le métal rougi en le modelant peu à peu jusqu'à lui faire prendre l'aspect du moyeu d'une hélice, dont les bras s'ébauchent sur l'enclume voisine et dont les palettes d'aluminium sont profilées à la lime un peu plus loin, puis rivées sur les bras terminés eux-mêmes. Deux chaudronniers roulent des feuilles de cuivre en forme de réservoirs.

Et plus loin encore, dans un dernier bâtiment, les pièces brutes de forge s'achèvent sur des tours; des fraiseuses, des machines à percer, besognent sans relâche. Entre les mors des étaux, des tôles se profilent qui se fixent à côté sur un fuselage et reçoivent un moteur dont le montage s'opère là. Radiateurs, tuyauteries, réservoirs, tout est fini, mis en place avec soin et déjà dehors les emballeurs clouent leurs caisses qui promeneront demain à travers le monde un nouvel enfant du génie des hommes.

EDOUARD CHATEAU.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR



Composition de Georges Scott.

Un épisode de la semaine de Bétheny.

Latham à la poursuite de Paulhan, une des minutes les plus impressionnantes du grand Meeting. (*Reproduction d'un des dix hors-texte en trois couleurs du* Livre d'or de la Conquête de l'air.)

Dans le *Livre d'Or de la Conquête de l'Air* (1), qui vient de paraître, le comte Henry de la Vaulx raconte l'ascension dans laquelle il battit le record du monde de distance

. . . . . .

Nous venions de dépasser Breslau et l'Oder. Notre mouvement ascensionnel continue rapide. A 3 h. 40 nous sommes à 4.700 mètres; 3 h. 42, à 5.000 mètres; à 3 h. 55, à 5.200 mètres; thermomètre: — 12°. Force nous est de respirer à chaque instant de l'oxygène et de prendre de temps en temps une gorgée de cognac.

Une condensation soudaine nous précipite vers le sol; sans repos Castillon et moi, nous jetons par-dessus bord des louches à potage pleines de sable. A ce propos, je revendique la première application imprévue de la louche à potage en matière d'aéronautique. C'est, par excellence, la mesure du lest en ballon. Enfin, nous parvenons à enrayer notre chute à 2.500 mètres. La température remonte à 4° au-dessus de zéro. Nous planons sur la Russie. A 4 h 45, le 10 octobre, le soleil se couche; il ne reste plus que 150 kgs de lest. Nous n'en décidons pas moins de nous lancer dans la nuit et de marcher jusqu'à épuisement complet de nos forces. Nous descendons maintenant, jetant de temps à autre une louche de sable; nous ne sommes plus qu'à 700 mètres d'altitude. Au-dessous de nous, s'étendent d'immenses plaines, où les hurlements des loups se mêlent aux plaintes du vent. Nous essayons de manger un peu, mais la fatigue nuit à notre appétit. Pour comble de malheur, des nuages noirs annoncent un orage dont nous percevons bientôt les éclairs et les grondements. Le calme revient pourtant,

Nous dormons à tour de rôle, mais nos quarts sont de plus en plus courts, et le pilote de service a toutes les peines du monde à réveiller son compagnon, qui fait la sourde oreille et ne se décide qu'en geignant à sortir du fond de la nacelle. Pour augmenter notre fatigue, le *Centaure* se livre à des ascensions soudaines qui nous font se précipiter avidement sur les tétines des tubes d'oxygène. Ce jeu de montagnes russes devient si énervant que l'un de nous, — je n'ose dire lequel, — émit l'idée de vendre le *Centaure* à notre atterrissage. Mais nous nous reprîmes bientôt et à la lueur de notre lampe électrique, nous nous regardâmes comme des malfaiteurs en train de tramer un abominable forfait.

Au-dessous de nous, maintenant, c'est une vraie cacophonie; des milliers d'oiseaux d'eau troublent le silence de la nuit. Nous traversons les immenses marais de Pinsk dont les vases mouvantes opposent une barrière infranchissable à tout autre voyageur qu'aux voyageurs de l'espace.

Voici, enfin, de nouveau, l'aurore, la deuxième depuis notre départ. Nous n'avons plus que deux sacs de lest et presque plus d'oxygène. Il faut éviter à tout prix que le *Centaure*, sous l'effet du soleil, nous élève de nouveau vers l'atmosphère irrespirable. Nous soupapons légèrement et fréquemment pour nous maintenir près de terre.

Une ville apparaît dans le lointain, nous la dépassons et effectuons enfin notre atterrissage le 11 octobre, à 5 h. 5 du matin, dans une clairière au milieu d'une forêt, parmi la foule bariolée des moujiks stupéfaits. Peu après, le ballon était ramené sur une charrette à la ville que nous avions aperçue. Nous étions descendus près de Korostychew, province de Kiew en plaine Ukraine, au pays de Mazeppa. Nous avions franchi 1.925 kilomètres en 35 h. 45, à la vitesse moyenne de 54 kilomètres. Le grand prix de l'Aéronautique était gagné et le record mondial de distance en ballon établi assez solidement pour qu'il ait pu résister, jusqu'ici, aux nombreux et vaillants assauts qu'il a subis. Admirablement reçus par le général de Plemniakoff, gouverneur de Korostychew, et fêtés par la population, nous gagnions Kiew, le lendemain, toujours surveillés néanmoins par la police, jusqu'à la délivrance de nos passeports, ce qui ne fut d'ailleurs qu'une formalité. Nous repartions enfin pour la France par la Russie, l'Autriche, le Tyrol et la Suisse. Il nous fallut 4 nuits et 3 jours de chemin de fer pour gagner Paris : le trajet en ballon n'avait pas duré 36 heures.

Outre le recordman de la distance, le *Livre d'or de la Conquête de l'Air* contient des articles de Wilbur et Orville Wright, Santos Dumont, Zeppelin, Blériot, Latham, de Lambert, Ader, H. Farman, Delagrange, Spelterini, commandant Renard, Besançon, Kapferer, Alfred Leblanc, Ernest Archdeacon, capitaine Humbert, Camille Flammarion, etc.

La parure du livre, le luxe de son édition, sont dignes des grands noms que nous venons d'énumérer. Il renferme près de 400 superbes illustrations en similigravure, véritable galerie d'estampes curieuses et de photographies rares. Dix superbes planches hors-texte en couleurs donnent à l'ouvrage un caractère des plus artistiques. Elles sont signées René Lelong, Macchiati, Lanos, Johannson, Grasset et Georges Scott.

Le tirage de cette édition de grand luxe, imprimée sur papier d'alfa spécial, a été volontairement limité à 500 exemplaires numérotés au Bureau Français des Estampes et Ouvrages de luxe, du prix de 100 fr. l'un. Chaque exemplaire est livré dans un élégant étui.

Tous les fervents de l'air, tous les vrais sportsmen voudront placer et conserver cet ouvrage incomparable dans leur bibliothèque. — J. B.

(1) Pierre Lafitte et Cie, éditeurs.

La Vie au Grand Air

LA SEMAINE DU CLUB ALPIN DANS LES PYRÉNÉES

UN SAUT IMPRESSIONNANT EN BOBSLEIGH

La Semaine d'hiver organisée par le Club Alpin dans les Pyrénées, encore que les inondations de la région parisienne, interrompant les communications, eussent empêché beaucoup d'amateurs de s'y rendre, a été tout à fait réussie. Les différentes épreuves de skis, les courses militaires, les courses de bobsleighs ont obtenu un plein succès. L'équipe norvégienne a, comme toujours, remporté les premières places, ainsi que l'excellent sauteur Schmidt. Alfred Couttet, de Chamonix, s'est classé premier des Français. La Semaine des Alpes, on le sait, a été supprimée ; quant à celle du Touring-Club, dans les Vosges, le départ a été donné hier. Il est très regrettable qu'une entente pour adopter un centre commun chaque année ne se fasse pas entre les divers organisateurs, qui n'ont tous que le même but : développer l'amour de la montagne d'hiver.

LE PETIT DICTIONNAIRE SPORTIF

Sous cette rubrique nous voulons avoir avec nos lecteurs, tous les quinze jours, une conversation qui sera en même temps une leçon de choses profitable à tous. Nous insèrerons les questions d'ordre général, à quelque sport qu'elles se rattachent, qu'ils voudront bien nous poser, ainsi que les réponses qui seront faites. Toutes les questions sportives susceptibles d'être traitées en quelques lignes pourront ainsi être examinées, et nous comptons, pour cela, sur l'aimable collaboration de tous nos lecteurs (1). — Nous publierons en outre, cela en dehors de toute publicité, et, est-il be soin de le dire, gratuitement, les renseignements, descriptions et croquis relatifs aux dernières inventions, aux derniers perfectionnements de l'art mécanique susceptibles d'intéresser le chauffeur, le cycliste, l'aviateur, etc.

Réponses aux questions anciennes

QUESTION Nº 3.

Comment trouver la puissance d'un moteur?

M. F. Jardin, élève à l'Ecole spéciale des travaux publics à Paris, nous a envoyé sur la question une étude très documentée, malheureusement trop longue (15 pages !) pour être publiée ici.

Contentons-nous de reproduire ses conclusions :

1º Pour les moteurs lourds (moteurs type industriel) :

$$P = 0{,}003285\ A^2 C\ n.$$

2º Pour les moteurs d'automobile à 1 cylindre :

$$P = 6{,}87\ A^2 C$$

3º Pour les moteurs d'automobile à 2 cylindres :

$$P = 10{,}70\ A^2 C$$

4º Pour les moteurs d'automobile à 4 cylindres :

$$P = 19{,}46\ A^2 C$$

5º Pour les moteurs d'automobile à 6 cylindres :

$$P = 27{,}40\ A^2 C$$

A étant l'alésage en mm., C la course, n le nombre de tours à la minute.

Toutes ces formules ont d'ailleurs été traduites en abaques par alignement, d'un emploi commode.

C'est, comme on le voit, la formule *à la cylindrée*. Nous croyons en avoir déjà parlé ici l'année dernière.

Malheureusement, pour calculer ses coefficients, M. F. Jardin part des puissances indiquées au catalogue ! Or, on n'ignore pas que ces indications n'ont généralement que de lointains rapports avec la puissance effective. *Omnia* publiait dernièrement un article sur la question, avec exemples à l'appui.

A ceux que cette puissance intéresserait, indiquons que le seul document officiel constatant la puissance mesurée au frein de moteur d'automobile a été publié dans le *Bulletin officiel de l'Automobile-Club* en 1906, je crois. Il donne les caractéristiques (alésage, course, vitesse de rotation) de 96 moteurs essayés au banc. Ce document a été plusieurs fois reproduit, notamment dans la *Voiture automobile* de Marchis, l'*Automobile à essence* d'Heirmann, etc.

QUESTION Nº 4.

Quel doit être le développement d'une bicyclette?

Les nombreuses réponses que nous avons reçues concernant cette question sont loin de l'épuiser. Publions-en quelques-unes, en rappelant d'ailleurs que c'est, dans tous les cas, uniquement l'opinion de notre correspondant qui est en cause, et non la nôtre.

... « Le développement le meilleur dépend du pays où l'on doit excursionner. Pour les pays plats, les grandes multiplications (6 m. 50 à 8 mètres) s'imposent. Elles sont d'ailleurs avantageuses dans bien des cas, même pour monter les côtes raides de faible longueur... »

J. B.,
23, rue Saint-Pétersbourg.

... « Les moyeux à changement de vitesses résolvent élégamment la question du choix du développement. Avec eux, on peut, sans fatigue, soutenir une vitesse moyenne de 16 kilomètres à l'heure, sur toutes les routes. Pour moi, qui ai quarante-cinq ans et qui pèse 90 kilos, j'estime que le résultat est superbe ; j'avoue que j'étais sur le point de renoncer à la bicyclette comme véhicule de promenade, quand j'ai essayé (sans beaucoup de conviction d'ailleurs) un moyeu à deux vitesses ; j'en ai été si satisfait... que je l'ai changé au bout de huit jours contre un « trois vitesses ». Je devais cette action de grâces publique à cette invention »...

CH. VERNIER, *Paris.*

... « Un tout petit développement (4 m. 50 au maximum) vaut tous les changements de vitesses connues coûte moins cher et ne fatigue pas plus. Je ne parle certainement pas pour ces enragés qui parcourent nos routes, aussi crottés que les chemins, le torse couvert d'un maillot et ceint d'un ou deux « boyaux » de rechange : ils se croiraient déshonorés si leur machine parcourait moins de sept mètres par tour de pédale. Mais un brave homme de touriste qui, comme moi, se contente d'une vitesse modérée obtenue au prix d'une fatigue tout aussi modérée, s'accommode fort bien d'un petit développement.

Que M. Bona-Fide en essaie, il m'en dira des nouvelles.

MOULIN A CAFÉ (sic !) *Avignon.*

QUESTIONS NOUVELLES

Nº 9. — **Comment fonctionne un gyroscope ?**

Monsieur,

Les journaux ont publié récemment la description sommaire d'un chemin de fer *monorail* qui fonctionnerait en Allemagne et dont l'équilibre serait obtenu par l'emploi de gyroscopes.

D'autre part, on entend souvent parler, en ces temps d'aviation et d'automobile, de l'effet gyroscopique du moteur et des roues.

Voulant coûte que coûte me renseigner sur le gyroscope, je me suis plongé dans un traité de mécanique... dont je suis d'ailleurs immédiatement ressorti, effrayé par les terribles enchevêtrements d'équations différentielles au milieu desquelles se cache sans doute la vérité.

Quelqu'un de vos lecteurs connaît-il une théorie élémentaire du gyroscope, ou, à défaut, pourrait-il m'en faire comprendre les effets ?

Si, comme je le crois, cette question est susceptible d'intéresser les lecteurs de la *Vie au Grand Air*, je serais heureux de la voir figurer dans votre prochain « Dictionnaire Sportif ».

Agréez, etc.

BOMET, *87, rue Lafayette.*

Cette question est certes fort intéressante et nous avions même l'intention de lui consacrer un article. En attendant, nous serons heureux de publier les réponses qui nous parviendront.

Nº 10. — **Disposition du moteur sur les voitures.**

... N'avez-vous pas été frappé comme moi de la complication des châssis d'automobile, due à ce que le moteur est toujours placé à l'avant de la voiture et son axe dirigé perpendiculairement à l'essieu que, en définitive, il est chargé de faire mouvoir ? Que le moteur soit à l'avant, soit : bien des raisons militent en faveur de cette solution : accessibilité, meilleure répartition, des charges, etc. Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi s'obstine-t-on à le tourner ainsi ? Est-ce uniquement pour le plaisir d'avoir des pignons d'angle qui exercent des poussées sur leurs arbres, doivent être soigneusement taillés l'un pour l'autre ? ? ? Ou est-ce la mode seule qui, là, comme presque partout, édicte ses lois, auxquelles on obéit bien mieux qu'à celles que nos deux Chambres s'évertuent à étudier — Je serais très heureux qu'un lecteur de notre Revue m'en indique la raison...

B. CHOLET,
56, boulevard Voltaire.

Inventions et curiosités

Une voiturette à hélice.

Alost (Belgique), 15 janvier 1910.

Je vous envoie ci-joint une photo qui intéressera peut-être les lecteurs du Carnet du sportsman.

C'est une voiturette à propulsion par hélice aérienne que j'ai construite, en vue de constater le rendement et les variations de poussée de l'hélice pendant la marche.

C'est pourquoi la voiturette est munie d'un palier dynamométrique indiquant à chaque instant, sur un cadran placé devant les pieds du conducteur, la poussée de l'hélice.

Le moteur Minerva est d'une puissance de 3 chevaux environ ; l'hélice de

UNE VOITURE A HELICE AÉRIENNE

2 mètres 10 de diamètre tourne à 400 tours et procure à la voiture une vitesse de 37 kilomètres à l'heure en palier et par vent nul.

Dans le numéro du 18 août 1906 de la *Vie au Grand Air*, vous avez publié la photographie d'un appareil du même genre, établi par le regretté capitaine Ferber ; comme cet appareil marchait, au dire de son constructeur, à 40 à l'heure environ avec un moteur léger Peugeot de 12 chev., il me semble que les résultats que j'obtiens ne sont pas trop mauvais.

JEAN VISART.

A propos de cette voiturette, rappelons les expériences (dont la Vie au Grand Air *a donné les résultats) entreprises par M. Archdeacon, avec une moto à hélice pilotée par Anzani. La vitesse atteinte aurait été, s'il nous en souvient bien, environ 75 kilomètres à l'heure.*

H. PETIT.

CONSEILS D'UN VIEUX ROUTIER

L'EAU ET NOS VOITURES. — En ces temps d'inondation, il est tout indiqué de parler de l'action de l'eau sur une automobile.

Tout d'abord, chacun sait que l'eau est nuisible au premier chef quand elle vient en contact avec les appareils d'allumage.

Une magnéto mouillée ne fonctionne plus : le courant à haute tension s'échappe en effluves le long des parois humides. Un trembleur mouillé ne donne plus d'étincelle, le courant primaire ne se rompant plus assez brusquement entre les grains platinés. Une goutte d'eau sur la porcelaine d'une bougie chaude peut fort bien la faire claquer.

Sur les autres organes de la voiture, l'eau est beaucoup moins nuisible : elle n'agit qu'à la longue et surtout à cause des saletés qu'elle peut entraîner.

Le fer et l'acier rouillent au contact de l'eau, en s'unissant non pas, comme beaucoup le croient, à l'oxygène qui entrent dans sa molécule, mais à l'oxygène de l'air tenu en dissolution.

Mais les diverses pièces métalliques d'un moteur sont en général assez grasses pour que l'eau ne les mouille pas.

L'eau est surtout à craindre par les impuretés qu'elle renferme et qu'elle fait pénétrer partout : le sable fin en suspension pénètrera dans les roulements à billes, entre les portes et les coussinets, à l'intérieur même des centres ; là, il usera toutes les parties métalliques en contact, comme l'émeri use le siège d'une soupape qu'on rode.

C'est pour cela qu'il faut se garder de laver à la lance une voiture : la poussière et la boue, entraînées par le violent jet d'eau, pénètreraient partout où elles n'ont que faire.

Quant aux voitures inondées qui ont disparu sous les eaux pendant plusieurs jours ?... Un démontage complet s'impose, pour lequel on fera bien d'avoir recours au constructeur.

ENTRETENEZ VOS RESSORTS. — On sait combien est fréquent le bris d'un ressort de voiture : les routes des environs de Paris se chargent, hélas ! de l'apprendre à maint chauffeur.

Ce qu'on sait moins, c'est que cet accident devient extrêmement dangereux quand c'est le ressort avant, voisin de la direction, qui casse net : le châssis, et par suite le doigt de direction, se déplace brusquement par rapport aux roues, entraînant avec lui la biellette de direction. D'où une embardée qui, en vitesse, peut être mortelle.

On évitera le danger en rendant solidaires les unes des autres les diverses lames du ressort : elles ne cassent pas toutes les fois, en effet, et les lames saines pourront suppléer, au moins un instant, la lame brisée.

Il suffit, pour cela, d'enrouler autour du ressort une forte ficelle câblée, en serrant fortement chacun des tours qu'on dispose jointivement. Une couche de vernis à la gomme laque rend la ficelle imputrescible. — Les conducteurs des voitures de courses connaissent ce truc et ne manquent pas de l'employer.

Souvent aussi, le bris d'un ressort provient du manque de graissage. Beaucoup de chauffeurs ignorent qu'il faut graisser les ressorts.

Profitez de l'hiver qui vous empêche de sortir pour faire cette opération, peu agréable sans doute, mais combien utile ! Faites fondre doucement du suif auquel vous incorporez avec une spatule le tiers de son poids de plombagine. Démontez vos ressorts, en enlevant les brides d'abord, puis le boulon qui réunit les lames. — Nettoyez soigneusement chaque lame à l'essence, et, au besoin, au papier émeri pour faire disparaître la rouille. Graissez abondamment les deux faces des lames avec la mixture noirâtre qui mijote sur votre feu, laissez refroidir et remontez.

L'excès de suif s'échappe. Il suffit de l'enlever avec un chiffon, et le tour est joué en voilà pour six mois au moins, un an peut-être.

Profitez de l'occasion pour nettoyer et vérifier les boulons qui fixent les jumelles, et n'oubliez pas de les graisser souvent, à chaque sortie : vous y gagnerez en économie et en confortable.

PAMPHILE.

(1) Nos lecteurs qui veulent bien nous faire l'honneur d'une communication, sont priés de n'écrire qu'au *recto* de leur papier, cela à cause des nécessités de la composition.

BILLY PAPKE EST A PARIS

Après Henry Lewis, Billy Papke est arrivé parmi nous. Le merveilleux champion du monde des poids moyens matchera le vainqueur du match des deux Lewis.

Billy Papke part pour Maisons-Laffitte.

Le fameux Billy Papke, champion du monde des poids moyens, s'en va en compagnie de son frère et manager, et de notre confrère Victor Breyer s'entraîner chez Snowy Lawrence, l'entraîneur de Maisons-Laffitte.

PARIS, capitale de la boxe! Voilà une phrase qui aurait fait sourire il y a seulement un an, rire aux éclats il y a deux ans. Et pourtant, grâce aux efforts de la Société de la Propagation de la boxe anglaise en France, nous pouvons aujourd'hui, sans crainte d'être taxé d'exagération, écrire ces mots qui chantent aux oreilles de tous les vrais sportsmen: Paris est la capitale de la boxe!

Si nous devons féliciter la S. P. B. A. de son initiative, de ses entreprises hardies, nous devons également avouer que c'est grâce aux merveilles accomplies par les Willie Lewis, par les Joe Jeannette que le noble art s'est aussi rapidement développé en France.

La semaine dernière, Billy Papke, le champion du monde des poids moyens, est arrivé parmi nous pour rencontrer le vainqueur du match des deux Lewis.

Nos lecteurs connaissent cette étoile de la boxe, il nous semble intéressant d'en reparler.

Papke est né le 17 septembre 1886, à Spring Valley (Illinois). Il a 23 ans et pèse 70 kilos. Il mesure 1 m. 73. Il est d'origine américaine et allemande.

Il débuta en 1906, à La Salle (Illinois), où il triomphait aux points en 4 rounds du Mexicain Wonder. Son record comprenait, au début de 1909, 34 combats dont 20 victoires par knock-out, 6 aux points, 4 matches nuls, 1 sans décision, 1 exhibition, 2 défaites, dont une par knock-out.

En 1909, il eut deux intéressantes rencontres. Dans l'une, il fut battu aux points par Stanley Ketchell en 20 reprises. Mais le public ne fut pas satisfait de cette décision. Malgré ses démarches, Billy Papke n'a encore pu obtenir sa revanche. En outre, il a fait un match sans décision avec Willie Lewis en six rounds : deux fois il parvint à projeter celui-ci à terre, mais, de l'avis des compétences, Lewis prit le dessus dans les deux derniers rounds.

Billy Papke.

Au volant de l'automobile de Victor Breyer Billy Papke pose pour le premier cliché de lui pris en France par le photographe de la Vie au Grand Air.

Les victoires par knock-out de Billy Papke furent remportées sur Red Morrissey (3 rounds), Buster Teegan (3), Jack Denny (1), Milt Kenney (3), Orig. Kid Farmer (6), en 1906; sur Tom Wallace (4), Carl Anderson (1), Johnny Carroll (4), Jack Morgan (7), Foster Walker (2), Tommy Sullivan (1), Terry Martin (3), Cy Flinn (3), Tony Caponi (2), Charles Haghey (2), Bartley Connolly (4), en 1907; Walter Stanton (4), Johnine Carroll (2), Frank Mantell (1), Stanley Ketchell (12), en 1908.

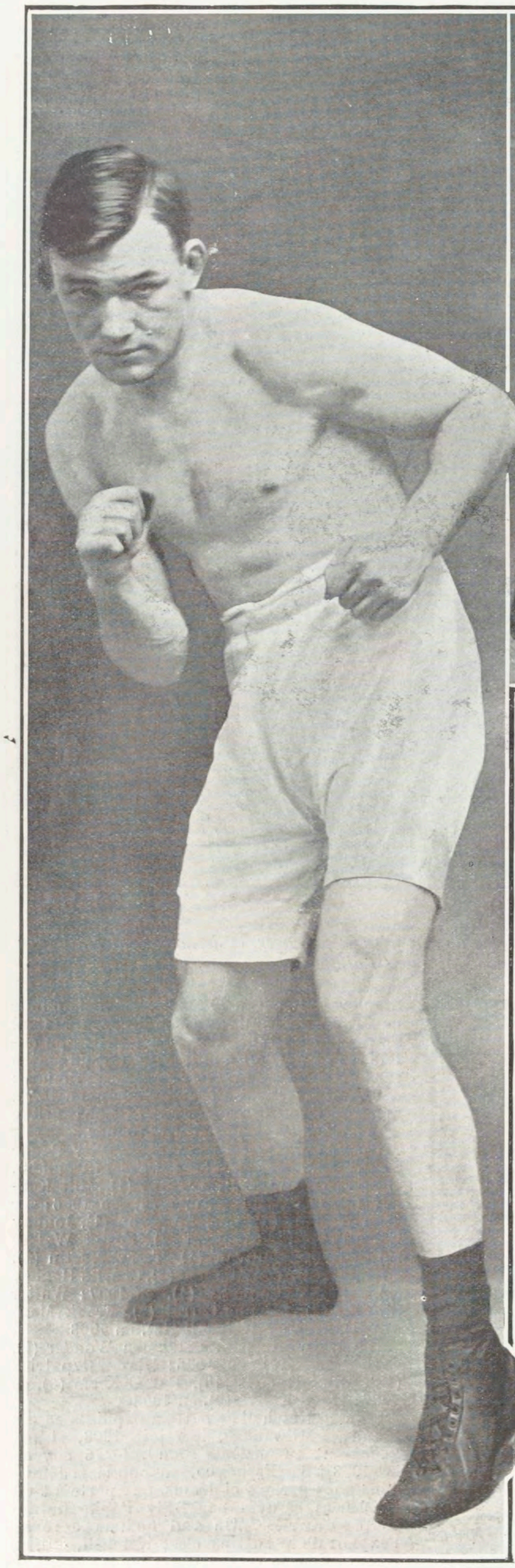
Il a battu aux points Mexican Wonder (4), Carl Purdy (10), en 1906; Dick Fitzpatrick (10), Billy Rhodes (10), Pat O'Keefe (6), en 1907; Hugo Kelly (10), en 1908.

Stanley Ketchell l'a battu aux points en dix rounds, à Milwaukee, le 4 juin 1908, et par knock-out au onzième round, le 26 novembre 1908, à San Francisco, sans oublier la défaite dont nous parlons ci-dessus, qui porte à trois les échecs essuyés par Billy Papke durant toute sa carrière. Un seul homme a réussi l'exploit de le battre : c'est Ketchell, qui, en passant dans la catégorie des poids lourds, lui a laissé le titre de champion du monde des poids moyens.

J. M.

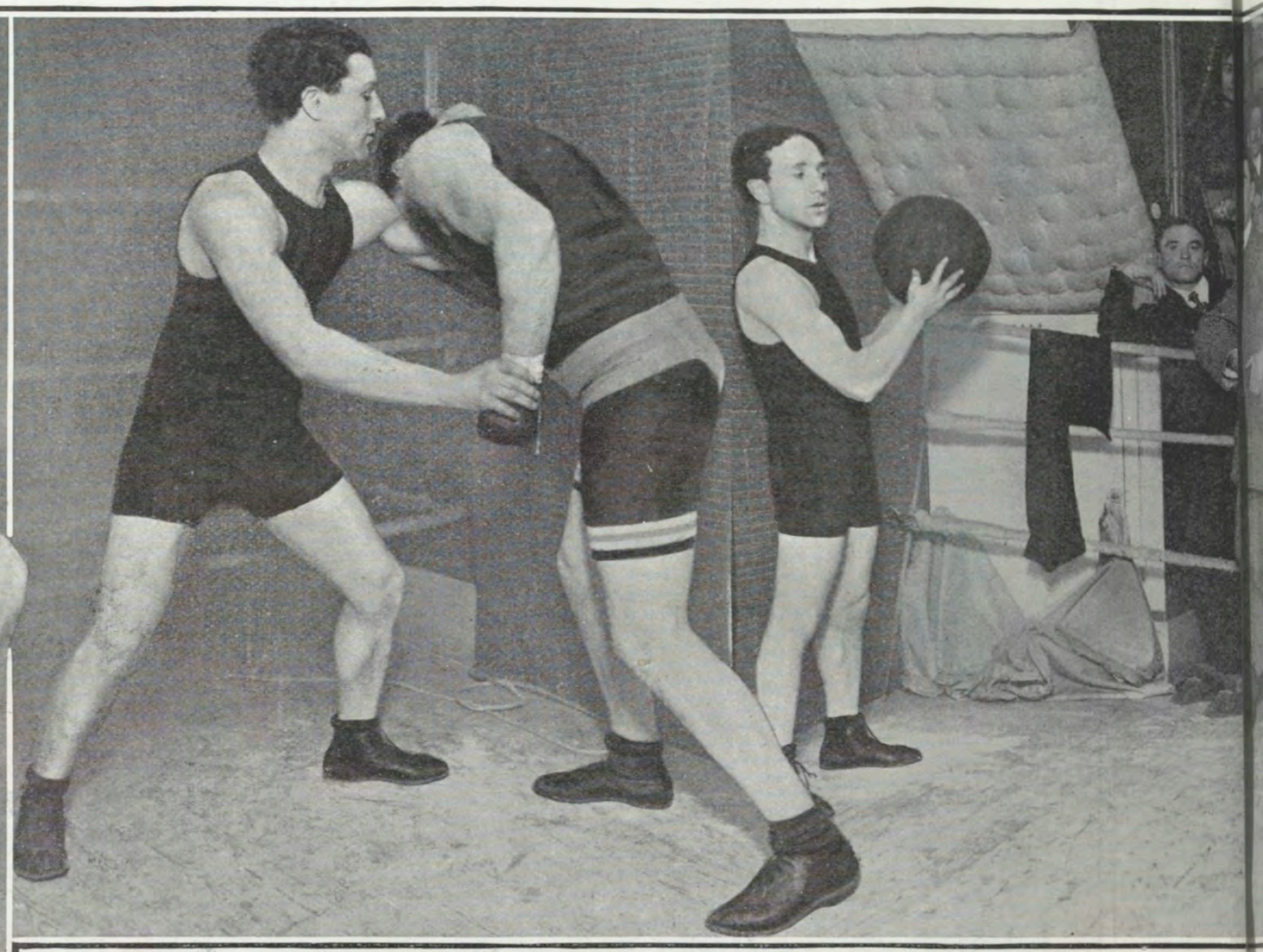
LE CHAMPIONNAT DU MONDE

C'est ce soir, samedi, que les fameux Willie Lewis et Harry Lewis se rencontreront au Cirque de



Willie Lewis.

Le fameux Willie Lewis, le boxeur favori du public parisien, pour sa valeur et ses manières de gentleman, triomphera-t-il d'Harry Lewis?



Le pousse-pousse.

Harry Lewis pratique le pousse-pousse, sorte de lutte corps à corps qui développe et donne du souffle.

Cette particularité de l'entraînement kilos environ. Cet exercice

COMMENT JE M'ENTRAINE

Par HARRY LEWIS

Je suis heureux d'être à Paris. Je désirais énormément connaître cette belle ville. Je sais que je suis arrivé à un mauvais moment pour l'apprécier, mais malgré le temps, malgré les inondations, je n'ai pas trouvé exagérées les descriptions enthousiastes qu'on donne en Amérique de votre capitale. L'accueil qui, jusqu'ici, m'a été fait, m'a vivement touché.

Je dois remercier ici — c'est un devoir qu'il m'est agréable de remplir — le professeur Grognet, de la charmante hospitalité qu'il m'a offerte dans sa salle, établie absolument sur les plans des grands clubs de mon pays. Là, j'ai à ma disposition tous les appareils dont j'ai l'habitude de me servir.

A 8 h. 1/2, le matin, je me rends chez Grognet où je revêts d'épais chandails et je m'en vais faire du footing au Bois. Ma promenade ne dépasse guère 8 kilomètres, suivis d'un ou deux sprints de 80 à 100 mètres. Je rentre ensuite à la salle. Il est 10 h. 1/2. Douche chaude, massage. Déjeuner.

A 2 heures, me voilà de nouveau au travail. Mais là c'est l'entraînement proprement dit de la boxe. Pendant un quart d'heure, je frappe le punching-ball. Ensuite, je passe au médecine-ball. Ce ballon, inconnu en France, m'a-t-on dit, est rempli d'herbes aromatiques qui dégagent une odeur agréable quand on le lance. Il pèse environ deux kilos. Kubiak se met à dix mètres de moi et nous nous projetons le médecine-ball de toutes nos forces, le recevant de toutes les façons. Ce travail développe les muscles du cou et de l'épaule.

Je fais, après, cinq ou six minutes de shadow-boxing. Kubiak arrive alors et nous faisons dix minutes de pousse-pousse: cette lutte, dans laquelle on ne porte pas de prises, mais où l'on se contente de se pousser mutuellement, vous entraîne à résister au poids de l'adversaire. Elle développe à merveille et donne du souffle.

Après quoi, je travaille quelques instants au punching à pivot et au punch à ressorts, deux appareils excellents. Le punch à ressorts, appliqué au mur, a l'avantage d'entraîner le poing à revenir vite en arrière. Quant au punching à pivot, il exerce le coup d'œil et l'adresse, parce que sur le coup il s'en va dans tous les sens.

Je termine mon travail par un assaut avec Grognet, Kubiak et Schwartz. Je prends une douche chaude, me fais masser et je m'en vais, heureux et placide. Je ne me fais doucher que tous les deux jours, de même que je ne fais assaut qu'un jour sur deux. Et ces jours-là, j'écourte mon travail préliminaire.

Que pourrais-je encore vous dire? Que je ne bois pas, que je ne fume pas. Et je terminerai en vous avouant que je serais bien heureux de triompher, mais que j'ai affaire à forte partie.

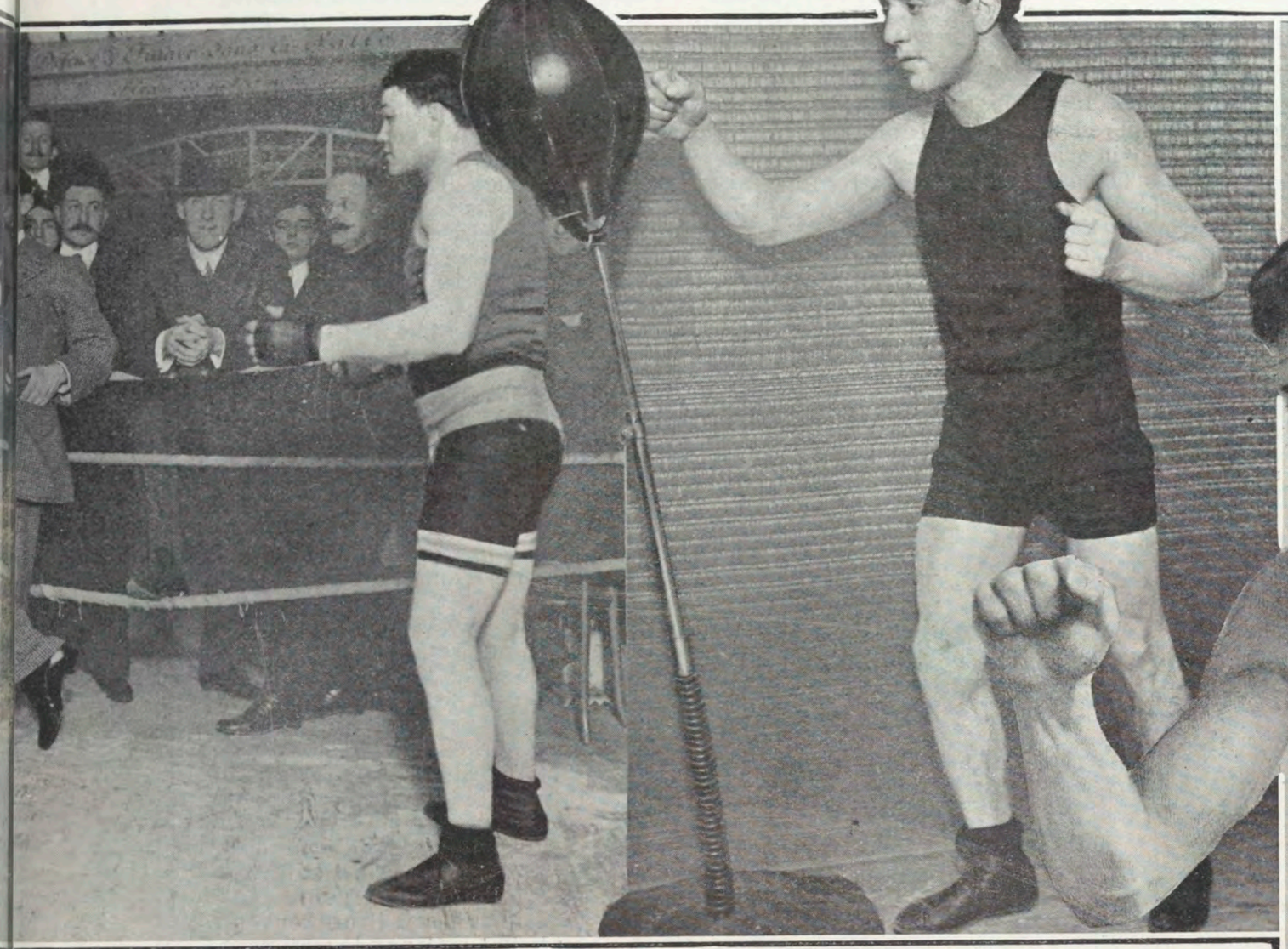
HARRY LEWIS.

Le fil

Willie Lewis (Américain) et

...DES WELTER-WEIGHT

Le vainqueur gagnera le titre de champion du monde des welter-weight.

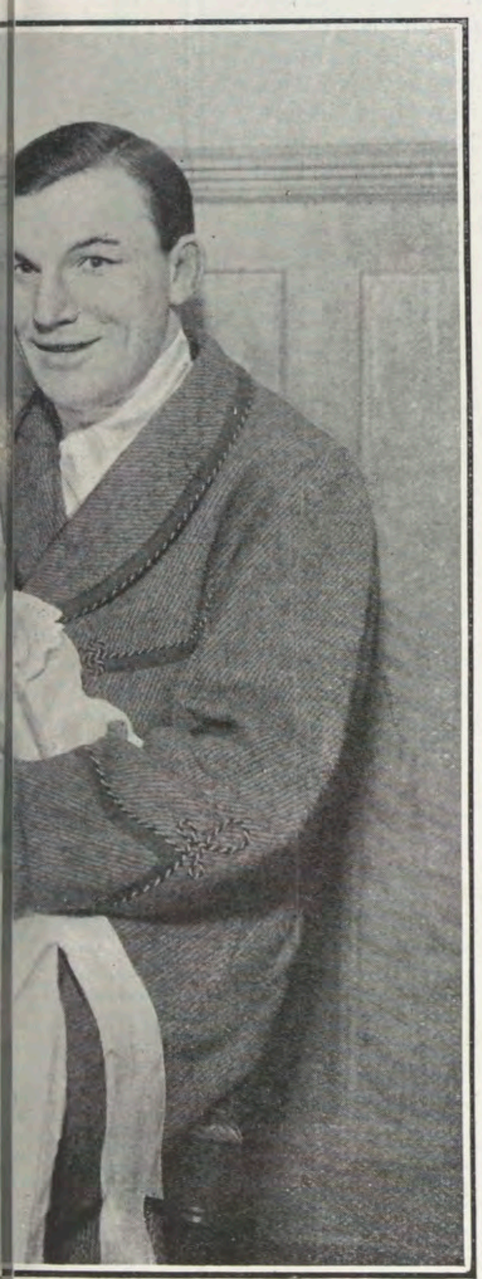


...cine-ball

...Lewis consiste à se lancer un ballon de deux ...e les muscles du cou et les deltoïdes.

Le punching à pivot.

Cet appareil, que Grognet a fait construire, donne un coup d'œil précis et une grande adresse.



...champion

...ils (*Parisien*), *âgé de 6 semaines.*

POURQUOI J'ESPÈRE TRIOMPHER

Par WILLIE LEWIS

Je ne cacherai pas un seul instant que je vais jouer, ce soir l'une des plus dures parties de ma carrière. L'homme à qui je suis opposé et qui se pare du titre de champion du monde des welter-weight, est un des plus terribles athlètes que je connaisse à son poids. Il est doué d'une puissance et d'une vitesse incomparables, et je puis en parler en connaissance de cause, puisque déjà trois fois, nous nous sommes rencontrés.

Le 26 janvier 1906, il y a quatre ans (il boxait depuis deux ans, moi depuis six ans), nous avons fourni à New-York un match de trois rounds sans décision. Puis, le 9 juin 1908, nous avons refait un autre match de six rounds sans décision, à New-York. Et enfin, quelques mois après, à Newhaven, nous avons boxé douze reprises sans décision. De l'avis de tous les sportsmen présents, le match, s'il y avait eu décision, aurait dû se terminer par un draw. Cinquante pour cent des spectateurs étaient pour Harry, cinquante pour cent pour moi. D'après les journaux, les opinions peuvent ainsi se résumer : « Harry plus frappeur, Willie plus scientifique. »

En vingt rounds, j'espère que l'arbitre pourra donner un verdict. Mais il faut bien cela pour des hommes aussi bien appariés que les deux Lewis, comme on nous appelle. Et là je crois utile de rappeler qu'aucun lien ne nous unit, malgré l'homonymie du nom. La meilleure preuve d'ailleurs réside en ce fait qu'Harry est israélite et que je suis catholique.

Je disais donc qu'il me semblait difficile que deux hommes se tenant d'aussi près que nous, puissent prendre un avantage définitif en douze rounds, chiffre qui constitue le plus grand nombre de reprises fourni par nous ensemble. Mais je crois cependant que nous pouvons chacun nous mettre knock-out mutuellement.

Une ligne est difficile à établir entre nous. Je laisse à d'autres le soin de le faire. Ils n'y manqueront point, quoique ce petit jeu ne prouve pas toujours grand'chose. Et puis, si je faisais une ligne à mon avantage, tous les lecteurs crieraient que je suis fat et prétentieux. Si elle m'était défavorable, ce ne seraient plus des cris, mais des hurlements : « Du moment que Willie Lewis, dirait-on, se considère comme inférieur à Harry Lewis, le fait est certain, c'est qu'il doit l'être plus qu'il ne le dit. »

Aussi m'abstiendrai-je de toute comparaison. Je crois que je gagnerai, je l'espère de toutes mes forces. Mais gagnerai-je aux points? gagnerai-je par knock-out? gagnerai-je seulement? Je l'ignore. C'est une intuition, c'est un pressentiment, voilà tout. Et puis, avouez que pour le premier grand combat que je livre après la naissance de mon fils, ce serait une véritable malchance si j'étais battu. J'espère donc que le sort me sera favorable.

WILLIE LEWIS.

Harry Lewis.

Le brillant champion américain, qui revendique le titre de champion du monde, parviendra-t-il à battre Willie Lewis, que nous commençons à croire invincible?

LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP (1)

(Suite)

Notre collaborateur, continuant son historique des courses au galop, raconte l'histoire merveilleuse du fameux Godolphin Arabian, qui, de la plus noire misère, passa à une fortune inattendue. Ses aventures semblent être un véritable conte de fées

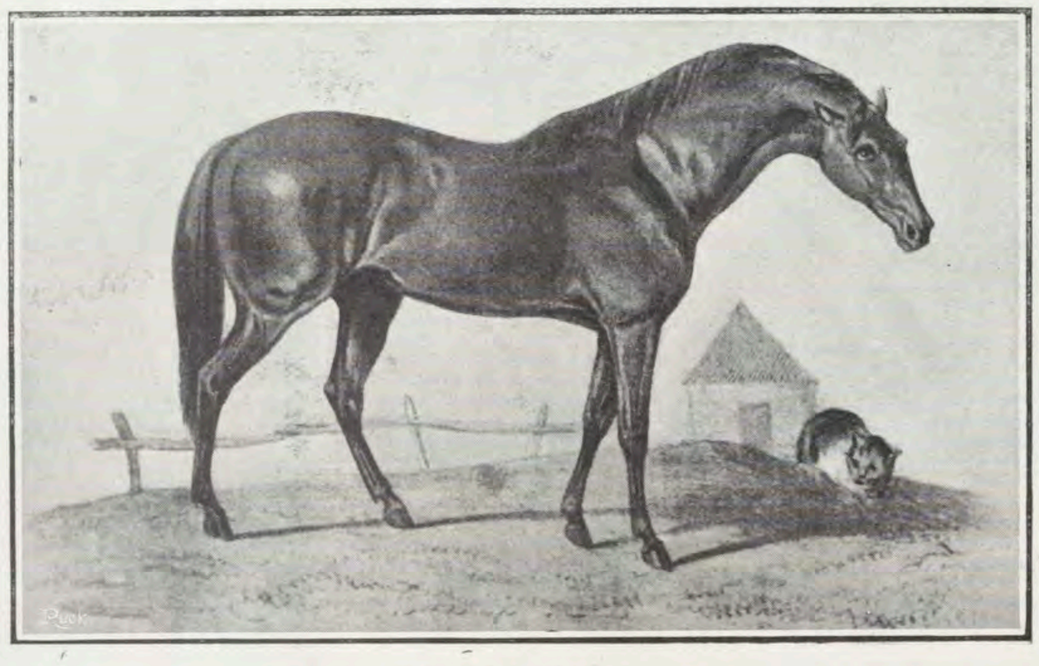
Eugène Sue, le grand romancier, qui dut à son goût pour les chevaux et à l'écurie de courses qu'il entretint au début, de faire partie de la Société d'Encouragement dès le 27 avril 1834, et d'être même élu membre adjoint du Comité pour une période de six mois, en 1835, a fait la biographie du fameux pensionnaire de Gog-Magog dans un petit recueil, introuvable aujourd'hui, qu'a publié en 1846 l'éditeur Paulin sous le titre quelque peu énigmatique de « Deleytar ».

On s'est souvent demandé pourquoi M. Coke fit la dépense, qui était alors considérable, de transporter à Londres, pour le céder ensuite à perte, un cheval qu'il avait trouvé attelé à un tombereau.

Eugène Sue nous l'explique : vers la fin du mois de janvier 1732, un rassemblement s'était formé au bas du Pont-Neuf, à l'angle de la rue Dauphine et du quai des Augustins, autour d'un charretier qui, avec une impitoyable brutalité, accablait de coups de fouet et de coups de pied son cheval, abattu dans les brancards d'une grosse charrette pleine de bois. Un passant, appartenant à la secte religieuse des quakers, qui, entre autres principes, observait fidèlement celui dont s'inspire aujourd'hui notre Société protectrice des animaux, ne put supporter cette scène révoltante et cruelle : il s'approcha du charretier et, prévoyant l'inutilité de ses reproches, se borna à lui offrir quinze louis d'or de son cheval, à la condition qu'il lui fût immédiatement livré. Le marché fut tôt conclu. Mais, pour échanger son dégradant harnais, comprenant le pesant collier recouvert d'une peau de mouton bleue, la bride de cuir brut et la lourde sellette de bois à clous de cuivre, il fallut ramener le cheval dételé à son écurie, un étroit hangar donnant sur la cour petite et sombre d'une masure de la rue Guénégaud. Or, pendant le trajet, le vendeur ne fit aucune difficulté pour apprendre à son acheteur que cet animal était le plus hargneux, le plus traître et le plus méchant du monde, qu'il avait été envoyé de Tunis à Versailles et qu'il lui avait été cédé par un cuisinier du roi, auquel on l'avait donné parce qu'on ne pouvait en venir à bout. Il lui raconta aussi que son chat, un vilain chat de gouttière, s'était dès le premier jour entiché du cheval et que l'esclave tunisien, qui avait amené d'Afrique cette maudite rosse, ressentait pour elle un si bizarre attachement, qu'il n'avait jamais voulu la quitter. Il ajouta que ce damné moricaud l'amusait malgré tout avec ses simagrées à l'égard de son vole-avoine, qu'il le laissait alors coucher à l'écurie et que chaque soir, en rentrant, il était bien sûr de le trouver avec le chat, attendant le cheval à la porte de la cour.

Une curieuse histoire. Profondément touché par ce récit, dont, à son arrivée rue Guénégaud il put vérifier l'exactitude, notre quaker qui, le matin même, avait appris par des lettres de Londres que, selon son plus ardent désir, sa fille venait d'accoucher d'un fils, résolut pour remercier la Providence de cette heureuse nouvelle de parfaire sa bonne action en tirant de la misère le pauvre Africain, si dévoué à son cheval. Jugeant qu'il serait cruel de séparer trois créatures de Dieu semblant si parfaitement unies, il emmena le chat, le cheval et l'homme en Angleterre et les installa dans sa confortable et champêtre demeure de Burry-Hall, située à quinze milles de Londres, sur les bords de la Tamise.

Après nous avoir dit que le chat était effectivement un vulgaire chat de gouttière, gris-cendré rayé de blanc, qui fut baptisé du nom de Grimal-Kin par les gens du quaker, Eugène Sue nous déclare que l'esclave tunisien était muet et qu'il s'appelait Agba : dans les écuries de Versailles, il avait facilement obtenu de l'insouciante paresse des palefreniers la faveur de panser lui-même le barbe, qu'il avait accompagné en France ; lorsque celui-ci passa du service des fourgons royaux à celui du charretier, il le suivit et partagea son misérable sort. Quant au cheval, si méprisé à la Cour et à Paris, il était l'un des plus dignes descendants d'une des plus anciennes races de Barbarie, nommée à cause de sa vigueur et de sa vitesse : « race des rois du jarret ». Il s'appelait *Scham*. Le Bey de Tunis avait cru faire à Louis XV un présent magnifique en lui envoyant ce superbe coursier qui, suivant l'usage, portait sa longue et glorieuse généalogie dans un petit sachet de poil de chameau richement brodé et suspendu à son cou par un cordon de soie mi-partie rouge et or.



Godolphin Arabian.

Le fameux Godolphin Arabian et son inséparable, le chat, Grimalkin, d'après une lithographie de Bonnemaison.

Mais à son entrée dans les écuries du roi, ce sachet précieux, ainsi que plusieurs amulettes destinées à préserver du mauvais sort le cheval qui les porte, avaient été enlevés à Scham et jetés avec dédain par les palefreniers. Epouvanté de ce sacrilège et redoutant dès lors pour Scham le plus funeste destin, Agba avait religieusement ramassé et conservé ces reliques, espérant un jour en parer son cheval, et le mettre ainsi à l'abri des tribulations qui l'accablaient déjà et qu'Agba, avec la foi aveugle des Orientaux dans la fatale et impérieuse autorité des fétiches, attribuait, en grande partie, à la perte des amulettes.

L'horoscope d'un cheval. L'attachement de ce Maure pour son cheval se peut facilement concevoir : le muet n'avait jamais quitté le haras du Bey de Tunis et Scham était venu au monde sous ses yeux ; peu à peu, ses merveilleuses qualités s'étaient développées devant lui. Mais ce qui, pour Agba, avait été et était encore un continuel sujet d'intérêt, de méditation, de crainte et d'espérance, c'était de voir son cheval réunir en lui, par une bizarrerie sans pareille, deux signes fatidiques et contradictoires, l'un bon, l'autre mauvais, dont la puissance, selon les idées superstitieuses des Orientaux, devait avoir la plus extraordinaire influence sur la carrière de Scham.

Les Maures et les Arabes, versés dans la connaissance des chevaux, reconnaissent soixante-dix pronostics d'heur ou de malheur qui leur servent à tirer l'horoscope de ces animaux ; or, par un hasard singulier de conformation, on remarquait à la fois chez Scham deux signes d'une puissance infaillible, dont l'un prédisait la vie la plus misérable, et l'autre l'existence la plus glorieuse. Le premier était une sorte d'épi formé au milieu du poitrail, par une disposition particulière des poils, épi que les Arabes mettent au nombre des présages les plus funestes qui puissent traverser la carrière d'un cheval. Le second signe, qui annonçait au contraire une vie aussi longue qu'illustre pour le cheval et sa nombreuse postérité, était une petite balzane blanche que Scham, dont la robe était bai-brun, portait au pied montoir de derrière. Flottant sans cesse entre la bonne et la mauvaise destinée de son cheval, on conçoit par quelles douloureuses alternatives d'angoisses et d'espérances avait dû passer Agba depuis son départ de Tunis.

Avant de quitter la terre d'Afrique qu'avait-il manqué à la glorieuse destinée promise à Scham par son bon destin ? « Scham, ce fier descendant de tant d'illustres ancêtres, n'avait-il pas été traité par le Bey avec cette affection si touchante des Orientaux pour leurs chevaux ? Scham n'avait-il pas mangé l'orge ou le doura dans la main de son maître et souvent bu le lait mélangé de maïs dans une auge de marbre blanc ? Scham n'avait-il pas bondi, orgueilleux, sous ses caparaçons de tigre ou d'angora ? N'avait-il pas joyeusement secoué les houppes de soie de sa bride pourpre et or, en couvrant d'écume l'acier de son mors damasquiné d'argent ? Ne s'était-il pas mille fois lancé rapide et impétueux aux courses du désert, dont toujours il remportait le prix, tandis que d'autres fois, de nouveaux triomphes l'attendaient au jeu du djérid, jeu martial, noble image de la guerre où Scham brillait encore par sa souplesse, sa grâce et sa dextérité, comme il avait déjà brillé parmi les sables sans fin du désert, par sa vitesse prodigieuse ? Puis, aussi bon, aussi soumis qu'ardent et courageux, lors des excursions du Bey, le soir, à l'heure du repos, lorsque la caravane était paisiblement abritée sous un bouquet de palmiers, et que les étoiles scintillaient dans le sombre azur de ce ciel d'Orient, Scham n'avait-il pas bien des fois soulevé la tente verte et rouge pour venir lécher les mains de son maître endormi ?

Scham n'avait-il pas enfin voluptueusement régné en sultan sur les plus belles et les plus fières cavales du Bey, destinées à perpétuer la race illustre et sans tache des rois du jarret ? »

A quel bonheur nouveau pouvait donc prétendre l'étalon barbe ? Scham ayant été destiné au roi de France, l'un des plus puissants monarques du monde, Agba avait reconnu là l'influence persistante et souveraine de la balzane ; mais bientôt, voyant son cheval relégué de l'écurie royale au service des fourgons et des fourgons à la charrette d'un porteur de bois, le Maure, dans cette décadence, avait malgré lui reconnu la puissance de l'épi rendue plus funeste encore par la perte des amulettes qu'il n'osait remettre au barbe, de peur d'une nouvelle et brutale profanation du charretier...

Nous verrons, dans notre prochaine chronique, quelle fut la nouvelle destinée de Scham qui, pourtant, n'en avait pas encore fini avec ses tribulations.

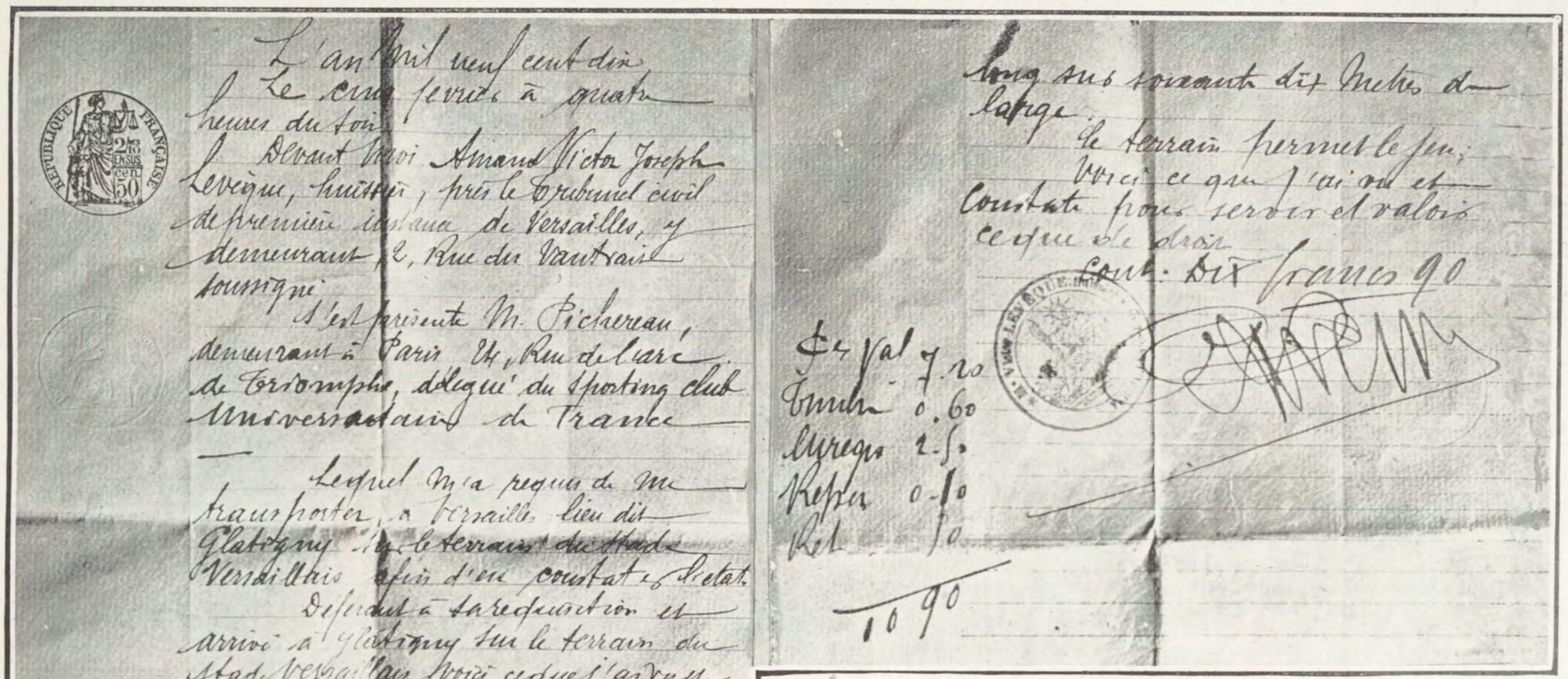
(A suivre.) Isonomy.

(1) Voir les nos 592 et suivants.

LE MATCH RACING-SPORTING CLUB

Un match dans la boue.

La pluie persistante avait transformé le terrain du Stade Versaillais en un véritable marécage, et le ballon, rendu glissant, devenait difficile à saisir et surtout à garder : Lane le constate une fois de plus.



L'an mil neuf cent dix
Le cinq février à quatre
heures du soir
A la requête de Monsieur Amand Victor Joseph
Levêque, huissier, près le Tribunal civil
de première instance de Versailles, y
demeurant, 2, Rue du Vieux-Versailles
soussigné
S'est présenté M. Richereau,
demeurant à Paris 14, Rue de l'Arc
de Triomphe, délégué du Sporting Club
Universitaire de France
Lequel m'a requis de me
transporter, à Versailles lieu dit
Glatigny sur le terrain du Stade
Versaillais afin d'en constater l'état.
Déférant à sa réquisition et
arrivé à Glatigny sur le terrain du
Stade Versaillais voici ce que j'ai vu et
constaté :
Le terrain de Glatigny est
praticable au jeu.
Les tamplines sont étendues ;
Il n'y a pas de trous ;
Aucun chemin ne traverse le
terrain de jeu, qui est clos ;
Les tracés de plâtre délimitant
le jeu sont faits ;
Les tracés ont cent mètres de
long sur soixante dix mètres de
large ;
Le terrain permet le jeu ;
Voici ce que j'ai vu et
constaté pour servir et valoir
ce que de droit
Coût : Dix francs 90

Et val 7.20
Timb 0.60
Greffe 2.50
Report 0.10
Rel 50
10 90

Un curieux constat.

Le S. C. U. F. avait eu l'originale idée de faire constater par huissier que le terrain de Glatigny était en excellent état pour y jouer au rugby.

L'INTÉRÊT que présentait la rencontre du Racing Club de France et du Sporting Club Universitaire s'est trouvé corsé par les incidents qui la précédèrent. Le terrain du Polo étant inondé, le R. C. F. voulait que la partie fut reportée au 13 février et jouée à cette date au Parc des Princes. Le S. C. U. F. refusa et proposa le terrain de Glatigny, qui fut tout d'abord refusé par le Comité du Racing; enfin, l'accord se fit, et les bleu et blanc infligèrent une cuisante défaite par 11 points à zéro aux blanc et noir. Cette défaite dut paraître doublement pénible pour les dirigeants du S. C. U. F., qui avaient été jusqu'à faire constater par huissier que le terrain du Stade Versaillais était jouable. La victoire du R. C. F. fut nette et indiscutable, tandis que le S. C. U. F. faisait pitié après les incidents des jours précédents.

F. T.

LES TRUQUAGES DANS LE SPORT[1]

V. — LE DUEL

Nous arrivons aujourd'hui aux trucs du duel. Aucune notabilité sportive n'était plus à même de nous donner des renseignements précis que notre confrère, E. Rouzier-Dorcières, dont nous publions l'interwiew.

Notre excellent confrère, M. Rouzier-Dorcières, était certes le sportman le plus qualifié pour nous parler des truquages du duel : il en a dirigé deux cent huit et sa compétence est si connue que nous ne pouvions publier interwiew plus instructive :

— J'ai lu vos articles sur les truquages des sports avec un vif intérêt. Mais le duel est-il un sport ? Il est, en tout cas, la finale de celui qu'à mon sens je considère comme le plus noble, je veux dire l'escrime.

Comme tel, je ne pense pas qu'il puisse se glisser beaucoup de bluff entre les lames des épées que, pour des motifs divers, souvent sérieux, deux gentlemen, un matin, croisent pour la satisfaction de ce que l'on appelle le point d'honneur.

Cependant, je ne prétends pas qu'il ne se glisse dans les rencontres ce je ne sais quoi de sournois, de machiné qui arriverait, si l'on n'y mettait bon ordre, à fausser complètement le résultat d'un engagement.

Les truquages de l'épée. Il est bien difficile avec une lame loyale et rigide de truquer. Il y a d'abord la question de tenue. Je ne veux, à ce propos, que vous rappeler un duel que je dirigeai il y a environ quinze ans. Il se déroulait entre un député, mort depuis, et un des plus fougueux avocats de la Cour de Paris.

Le député parut sur le terrain en chemise molle, comme l'indiquait le procès-verbal, mais avec un thorax si volumineux que nous fûmes stupéfaits de son subit développement de tour de poitrine. Je fus mis dans la nécessité de lui poser cette question :

« Il est bien entendu, Monsieur, que vous ne portez, sous votre chemise, rien qui puisse constituer une protection même partielle ? »

Et comme il manquait d'assurance pour me répondre, son plastron de chemise déboutonné, je sortis alors sept ou huit numéros d'un grand journal du matin qui matelassaient ses pectoraux d'un papier qu'une lame bien trempé aurait eu peine à traverser.

— C'est donc une bibliothèque que vous portez sur vous, Môssieur ! lui dis-je.

Cette collection de journaux eût suffi à le faire disqualifier.

Le duel ne s'en déroula pas moins. Et voyez combien nous avions pris l'utile précaution : le député fut blessé sous le sein droit à l'endroit même où quelques minutes auparavant palpitaient, imprimées tout vif, des amours de roman-feuilleton.

Je vous signale un duel célèbre qui mettait aux prises deux parents de monarques : l'un des deux portait une de ces cottes de mailles que l'on doit à la ville de Florence, aussi connue par la perfidie de ses poisons que par la délicatesse de ses tissus métalliques.

Pour rester donc dans la question de tenue, je vous dirai qu'il arrive quelquefois que, grâce à des témoins inexperts, l'un des deux adversaires combat avec une chemise de soie. Rien n'est plus hors des règles : la soie, en effet, permet à la lame de glisser sans pénétrer pour les coups légers. Quant aux coups droits violents, quand ils pénètrent, il arrive souvent, presque toujours, que la soie engaine la pointe jusqu'au fond de la blessure sans être elle-même perforée, occasionnant alors des plaies hachées, contuses, qui s'infectent même du fait de cette pénétration....

Essoufflé, ou le bras très fatigué, un des deux combattants, tout à coup, et par un mouvement qui semble très naturel dans une phase d'armes mouvementée, laisse traîner sa pointe à terre ou pique le sol violemment. Dans les deux cas, il est du devoir du directeur du combat de commander : « Halte ! » car si l'acier n'était pas flambé sur le champ, il pourrait par la suite emporter avec lui les matières les plus nocives et amener des complications nécessitant plus tard l'intervention d'un autre acier, celui du chirurgien.

C'est ainsi qu'il y a environ dix ans, dans un duel entre deux officiers, qui se battaient à l'épée dans un manège, l'un d'eux mourut du tétanos pour une simple piqûre au poignet.

La cause de cette mort foudroyante ?

L'épée de son adversaire avait égratigné le sol au cours d'un engagement et pris avec elle tous les bacilles du tétanos, lequel est d'origine équine.

— Alors, jamais de duel dans un manège ?

— Jamais ! Ou alors des précautions telles qu'elles transforment le terrain du duel en table d'opération, arrosée, inondée, ruisselante de tous les antiseptiques connus.

Il arrive assez souvent que, dans des duels où l'on tire aux « avancés », la pointe va s'émousser sur la coquille de l'adversaire et forme ainsi, sous le choc, une façon de crochet, d'hameçon, si vous voulez. Il arrive donc là aussi que le directeur du combat est obligé de commander « halte ! » Il faut alors redresser à coups de lime la pointe tordue, la flamber à nouveau, la remettre en main du duelliste... tout ceci demande du temps, deux ou trois minutes, et vous suppo-ez bien qu'un combattant asthmatique ou décontenancé ne se fasse pas faute d'employer ce petit moyen.

Il nous faut signaler aussi la chute d'un combattant, chute voulue, au bout de laquelle, tendant le bras, il enferre l'adversaire, qui arrive sur lui, emporté par son élan.

On cite cependant le cas du duel Clovis Hugues-Daime. M. Clovis Hugues, au commandement de « halte ! » pour la fin de la reprise, avait un pied en l'air et le bras tendu. M. Daime avait « rassemblé » l'épée haute, conformément aux usages. Le poète provençal arriva à ce moment sur M. Daime désarmé et le tua.

Je peux vous parler de ce fait en connaissance de cause : M. Daime était mon oncle.

Il arrive donc, quand un directeur de combat a le souci, vraiment, de ses responsabilités, qu'il soit mis soudain dans l'obligation de relever d'un coup brusque l'épée d'un des deux combattants. Celui-ci l'a-t-il laissé flotter à dessein ? Si oui, c'est encore un truc.

Il est également des gens qui sur le terrain, n'hésitent pas soit sur un « battement », soit par lassitude, soit enfin par calcul, à abandonner une arme qui leur pèse. C'est encore là un motif d'arrêt, partant de repos pour eux.

Les truquages du pistolet. Si nous passons, maintenant, aux rencontres au pistolet, je dois vous avouer que la fraude ici est plus facile. Cela se conçoit, puisque les armes sont plus compliquées et que le duel se produit à longue distance, avec cette circonstance que les commandements qui le régentent sont plus ou moins brefs.

D'abord, les armes : ou bien elles sont apportées le plus souvent de chez un armurier fameux toutes chargées, ou bien on les charge sur le terrain. Si elles sortent de chez l'armurier, malgré le cachet sanglant de cire à cacheter qui envirginise sa boîte, il arrive quelquefois que la balle flotte dans le canon ou que la poudre vraiment n'a pas la charge utile : un petit bruit se produit alors dans l'air sec du matin et deux détonations chlorotiques retentissent. Quelqu'un est mort ! C'est la balle qui meurt au pied de l'adversaire, à quatre pas en avant de lui, péniblement, comme un colimaçon dans l'herbe.

Il arrive aussi que la charge est trop forte et qu'avec une détente dure, la balle alors, décrivant au-dessus de l'adversaire une de ces paraboles qui laisse loin derrière elle celle de Saint-Luc, s'en aille, par delà les prés émaillés de marguerites, entamer l'épiderme de quelque vache rousse et paisible.

Si les armes sont chargées sur le terrain, les mêmes événements que ceux ci-dessus peuvent se produire. Je ne veux, pour mémoire, que vous signaler la dextérité du témoin escamoteur qui, prestement, fait disparaître dans la paume de sa main une balle qui s'annonçait homicide et bourre alors dans le canon, à vide, d'un index effréné. Je vous signale aussi, en passant, la « chargette » plus ou moins pleine. Cette chargette ! c'est la mère de tous les vices... de formes.

Moi, quand je charge des pistolets, je les charge sur le terrain devant les deux adversaires que je place à un pas devant moi et auxquels, au préalable, je fais tâter les balles pour les convaincre qu'elles ne sont ni en liège, ni en caoutchouc, ni faite de celluloïd contenant à l'intérieur du mercure.

... Mais voici les témoins qui comptent les pas. Si c'est la distance de 25 pas prévue au procès verbal, un homme de taille élevée peut toujours, fendu comme un faucheux, vous abattre 35 mètres, facilement, avec la géométrie naturelle du compas de ses jambes. Dès lors, vous voyez combien la ligne de tir est faussée par ce fait même. Les adversaires en présence, la parole appartient au chef de combat qui, seul, est maître de la situation. Nos lecteurs savent, à n'en pas douter, que dans les duels ordinaires au pistolet, les deux balles doivent être tirées entre le mot : « Feu ! » et les commandements de : « Un ! deux ! trois ! » mais pas après, sous peine de disqualification. Dans ces conditions, un peu émus par le décor, remués par la solennité des recommandations préliminaires, incertains sur la dureté ou la douceur de la gâchette, surpris par la brusquerie des commandements, assoiffés de correction et étreints par la peur de tirer après le commandement de « trois ! » ou bien les combattants tirent trop vite et sans viser — cela n'implique pas qu'ils se manquent — ou bien l'arme parallèle à la cuisse, se rendant compte en un tiers de seconde de l'inanité du mouvement, ils ne tirent pas. Ceci vous explique l'innocuité de la plupart de nos combats contemporains.

Dans tout cet exposé, j'admets bien entendu la parfaite qualité des armes et des munitions, et je passe sous silence la qualité des capsules qui jouent, en l'affaire, un rôle considérable. A ce propos, permettez-moi de vous signaler le duel qui eut lieu autrefois entre Rochefort et Wolff, du *Figaro*, au pistolet et au commandement. Il pleuvait : c'est assez dire que le fulminate des capsules, gourmand de l'état hygrométrique de l'air avait absorbé pendant qu'on remettait les armes aux adversaires, toutes les humidités ambiantes. Au commandement de « Feu ! » les adversaires tirèrent : l'arme de Wolff partit seule ; celle de Rochefort rata. Grand émoi des témoins. Le procès-verbal prescrivait deux balles échangées. Une seule partit. Que faire ? Durant que les quatre seconds, dans une auberge, loin de la pluie, se concertaient sur les décisions à prendre, les deux adversaires debout, sous le ciel diluvien, attendaient. Or, las de cette faction :

— Ne pensez-vous pas, cria Rochefort, que nous ferions bien, mon cher ami, de nous en aller tous les deux ?

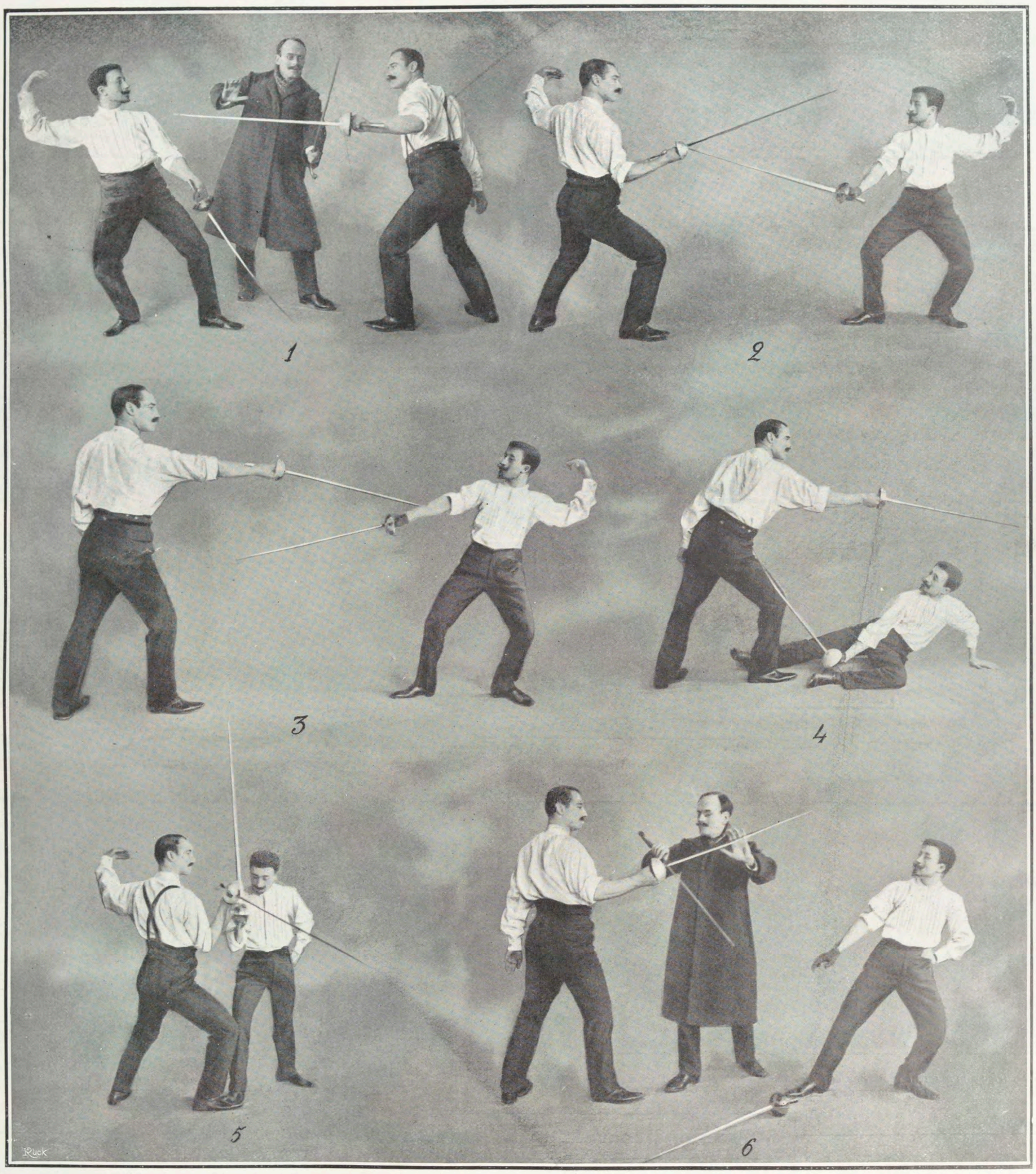
Lors, ils partirent ensemble dans le même landau. Et quand, au bout d'une demi-heure, les quatre témoins qui, au cours de leurs discussions avaient failli s'assassiner, revinrent, ils trouvèrent le pré désert... sans avoir trouvé la solution.

— Mais tout ceci, ajoute M. Rouzier-Doicières, n'est que la petite bête dans une grande chose. Je considère, à mon sens, qu'un bras en écharpe est sinon moins honorable, tout au moins plus élégant qu'un œil au beurre noir. Bien d'autres, avec moi, penseront qu'il vaut mieux faire œuvre personnelle avec ses propres muscles, pour venger un affront, que d'avoir recours à la balance de cette vieille dame qui s'appelle madame Thémis. Mais nous serons tous d'accord pour dire que si, en dehors de l'idée philosophique, le duel, à notre époque, apparaît à certains comme une solution sociale, mondaine, nécessaire, il doit être l'acte loyal et parfaitement sincère qui met deux hommes aux prises avec des armes égales, sans plus.

Jacques Mortane.

(1) Voir le numéro 591 et suivants.

LES TRUCS DU DUEL A L'ÉPÉE

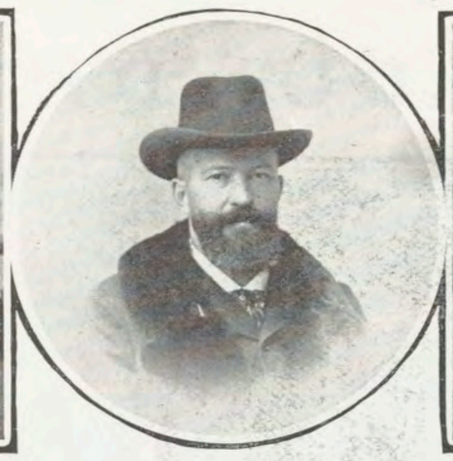


QUELQUES PROCÉDÉS POUR TRUQUER DANS LES DUELS

1. Le duelliste, fatigué, gratte la terre avec son épée, d'où repos pour permettre au directeur du combat de flamber l'arme. La pointe salie ferait une blessure mauvaise et sujette à des complications. Le combattant se repose, physiquement et moralement pendant les minutes de répit. — 2. Autre moyen pour se reposer : un escrimeur touche la coquille de son adversaire et fait de sa pointe un hameçon. La pointe est faussée, brisée parfois. Il faut la limer ce qui dure bien cinq minutes ou prendre une autre paire d'épées. — 3. L'adversaire est plus fort que vous : vous vous faites piquer le bras en feignant une attaque basse et... l'honneur est satisfait. — 4. Vous vous précipitez par terre et appuyez le pommeau de votre épée sur le sol. L'adversaire, emporté par son élan, vient naturellement s'enferrer. — 5. Dans le corps à corps, qui est d'ailleurs interdit, l'adversaire malin donne un violent coup de talon sur le pied de son adversaire. C'est un handicap comme un autre. — 6. Vous laissez tomber votre épée sur un battement de votre adversaire. D'où repos parce qu'on flambera encore la pointe.

LE CARNET DU SPORTSMAN

Le monoplan de Latham dans ses essais a Héliopotis avant le meeting qui a débuté dimanche dernier.



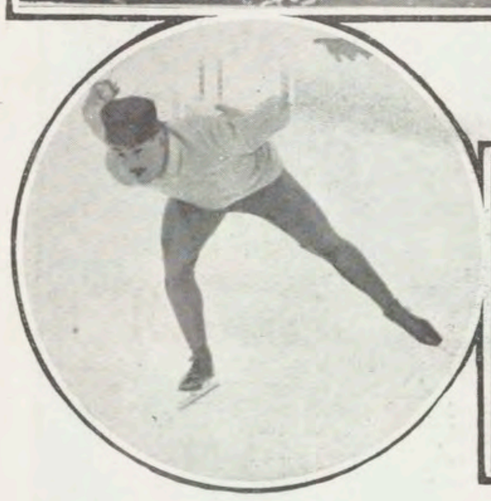
M. Ivan Imbert, commissaire général de la Semaine des Vosges.

L'excellent champion français de La Frégolière a remporté la coupe du Président et toutes les épreuves de Chamonix.

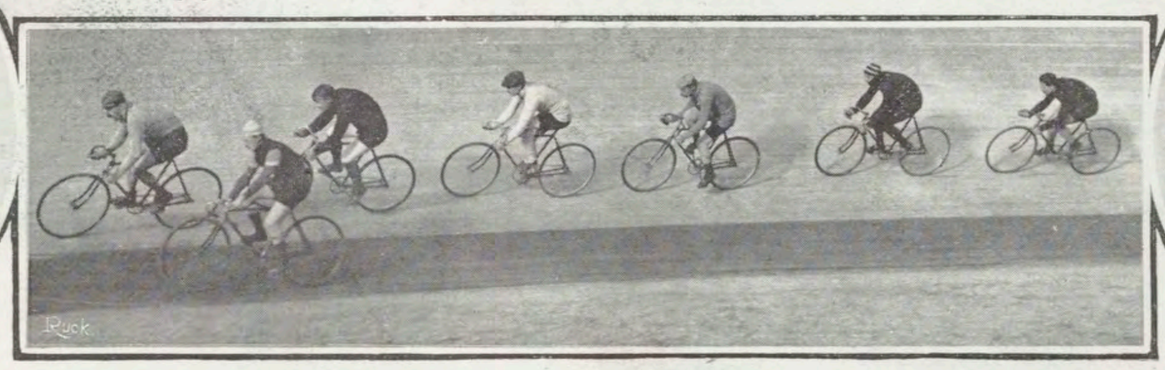
Le Challenge Aycaguer, à Lyon; en haut le gagnant, Collet.

Mortimer-Singer, qui vient d'être victime d'un accident a Héliopolis.

Les tribunes de Maisons-Laffitte inondées.

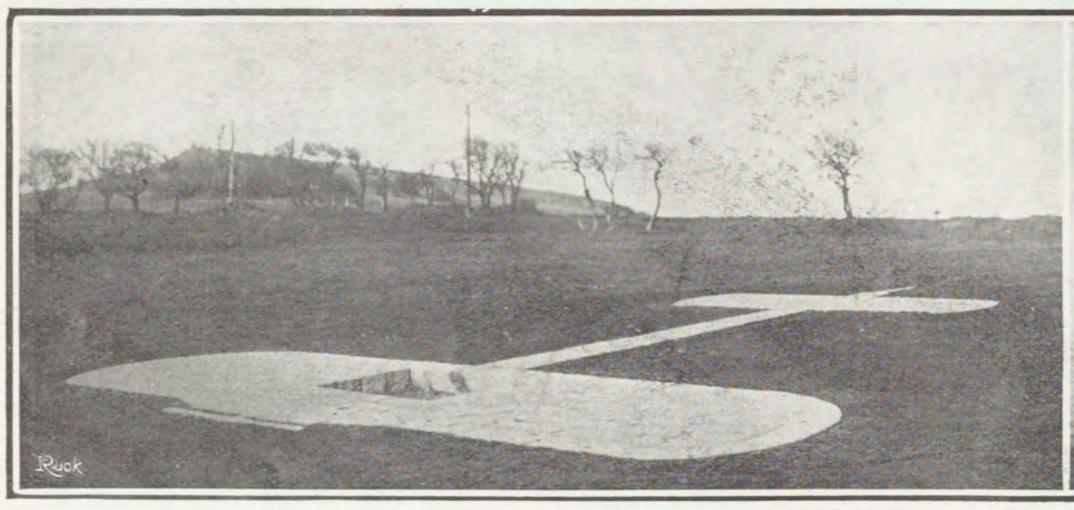


Mathiesen champion du monde de 500, 1.000 et 10.000 mètres.

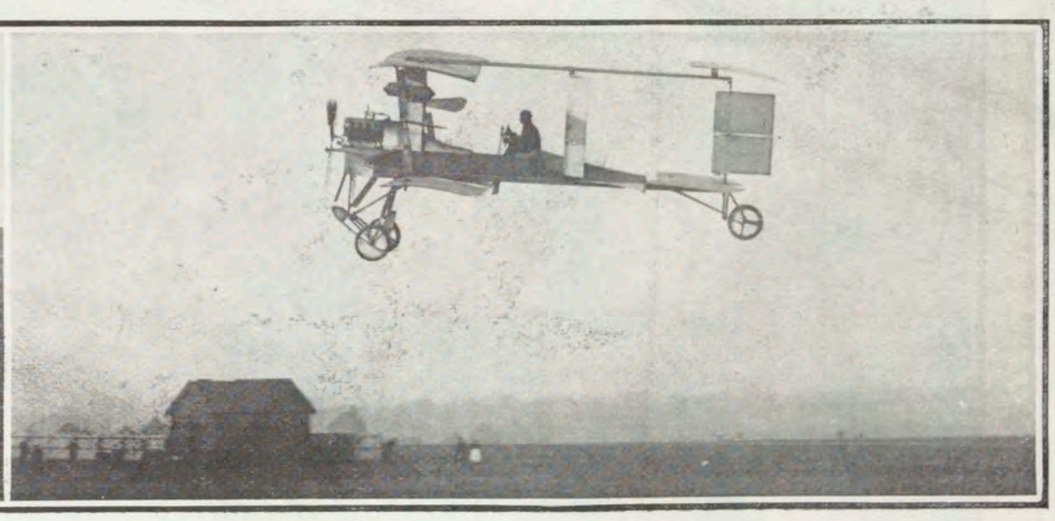


L'entraînement a pu commencer au Vélodrome d'Hiver, au cours de la semaine dernière, après que les eaux se furent retirées.

Silchow, champion du monde de figures, à Davos.



Le curieux monument commémoratif qui vient d'être placé à Douvres, pour rappeler la performance de Blériot à l'endroit où celui-ci a atterri.



L'aéroplane L. Bréguet, monté par son inventeur, qui vient, entre autres prouesses, de remporter le Prix Vertongen.

Résultats sportifs du 31 janvier au 6 février

AÉRONAUTIQUE

LUNDI 31 JANVIER. — Châlons. — Efimoff et Van den Born battent tous deux le record du monde pour vol avec passager avec 1 h. 48 m. 30 s., et 1 h. 48 m. 50 s.

MARDI 1er FÉVRIER. — Héliopolis. — Mortimer-Singer tombe d'une hauteur de 45 mètres et se brise une jambe.

MARDI 1er FÉVRIER. — Orléans. — Maurice Farman tente Orléans-Chartres en aéroplane, mais est arrêté par le brouillard à 38 kilomètres du but.

ATHLÉTISME

MERCREDI 2 FÉVRIER. — Boxe. — Tivoli-Boxing-Hall. — Poesy (56 kilos) bat Forest (58 kilos) aux points, en huit rounds; Hogan (68 kilos) est déclaré vainqueur de W. Curzon (72 kilos), qui abandonne au sixième round.

DIMANCHE 6 FÉVRIER. — Football-Rugby. — Championnat de Paris. Glatigny. Racing-Club de France bat Sporting Club Universitaire par 11 points à zéro.

Stade Français bat Cercle Amical par 41 points à rien.

DIMANCHE 6 FÉVRIER. — Cross-Country. — Challenge Maurice-Pesch. — 1 Club Athlétique du XIVe (75 points). — 2. Union Sportive Argenteuillaise (81 points). — 1. Paris Université Club (99 points). — 4. White Harriers (107 points).

HIPPISME

JEUDI 3 FÉVRIER. — Pau. — *3e prix de la Société des Steeple-chases de France* (steeple, handicap, 4 000 mètres 5.000 francs). — 1. Appendicite, à M. H. Goodacre (Kalley), — 2. Hypnos. — 3. Ratafia II. — P. M. : gag. 37 fr. 50; pl.. 8 francs, 8 francs, 9 fr. 50.

Prix de la Pelouse (haies, 3.000 mètres, 8.000 francs). — 1. Roitelet IV, à M. H. Goodacre (Kalley. — 2. Maurienne. — 3. Roi du Médoc — P. M. : 76 fr. 50; pl. 15 fr. 50, 8 francs, fr. 50.

DIMANCHE 6 FÉVRIER. — Pau. — *Grand-Prix de Pau* (steeple, handicap, 4.300 mètres, 25 000 francs). — 1. Rouziers, à M. H. de Rivaud (Lafabrie). — 2. Kimmer. — 3. Feu de Bengale. — P. M. : gag. 58 fr. 50; pl., 12 fr. 50, 18 francs 47 fr. 50.

Prix du Pont-Long (haies, 3.200 mètres, 5.000 francs). — 1. Roitelet IV, à M. Goodacre (Kalley). — 2. Melbourne. — 3. Guindale. — P. M. : gag. 17 fr. 50; pl. 8 fr. 50, 8 fr. 50 9 francs.

FERMES ET CHATEAUX

La multiplicité des events que l'actualité impose au premier plan ne permet pas à la *Vie au Grand Air* de s'occuper de certains sports qui ont cependant des adeptes fervents. Nous recommandons donc à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux sports suivants : *Hippisme, Golf, Tir au pistolet, Chasse à tir, Pêche, Polo, Tir au pigeons, Chasse à courre, Alpinisme, Yachting, Coaching*, notre publication : *Fermes et Châteaux*, qui paraît le 1er de chaque mois et qui suit toutes les manifestations relatives aux chevaux et aux chiens et tout ce qui concerne la vie à la campagne. Abonnements. 12 francs par an. Spécimen envoyé franco contre 0 fr. 25.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

Par ROBERT FITZSIMMONS

Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Continuant le récit de sa carrière, Robert Fitzsimmons a rappelé dans le dernier numéro les combats à poings nus qu'il a fournis, et l'horreur qu'ils lui inspirèrent. Il raconte, aujourd'hui, une amusante anecdote sur un boxeur qui croyait avoir l'étoffe d'un champion du monde

J'avais triomphé dans le septième round et j'étais bien heureux d'en avoir fini. Je n'avais gagné que de l'honneur et non point d'argent, comme il arriva d'ailleurs pour tous les combats que je fournis avant d'aller aux Etats-Unis.

En effet, je ne crois pas qu'il existe de par le monde un amateur plus amateur que moi lorsque j'étais professionnel en Australie. Je combattais pour mon plaisir, pour mon unique plaisir et jamais je ne touchais un sou pour mes matches. Tous mes frais d'entraînement étaient à ma charge. Si je me suis fait payer cher par la suite, c'était un juste retour à la réalité. Je n'étais pas comme certains boxeurs qui, aujourd'hui, dès qu'ils savent mettre des gants cherchent immédiatement à en tirer le plus de revenus possible. Il vaut mieux au point de vue sportif, à mon avis, agir comme je le faisais, et ne commencer à toucher de l'argent qu'à partir du jour où l'on est sûr d'avoir une valeur indiscutable.

CHAPITRE X

FITZSIMMONS RACONTE QUELQUES-UNS DES MATCHES QU'IL SOUTINT, AMATEUR, CONTRE DES PROFESSIONNELS EN AUSTRALIE, LORS DE SES DÉBUTS.

Au Sporting Club de Sydney, dirigé par Larry Foley, je fournis deux matches avec Brinsmead et Jack Grentree. C'étaient deux professionnels, mais j'étais toujours amateur. Je le répète, quoique la chose puisse paraître extraordinaire, jamais, tant que je restai en Australie, je ne voulus toucher d'argent pour mes combats. Vous vous faites une idée de la joie des impresarii qui possédaient en moi un homme qui battait tous ses concurrents et qui ne coûtait rien. C'était l'âge d'or pour eux, sinon pour moi. Ce désintéressement me permettait de choisir mes adversaires et je ne consentais à boxer qu'avec des hommes à qui les performances passées permettaient de reconnaître une certaine valeur.

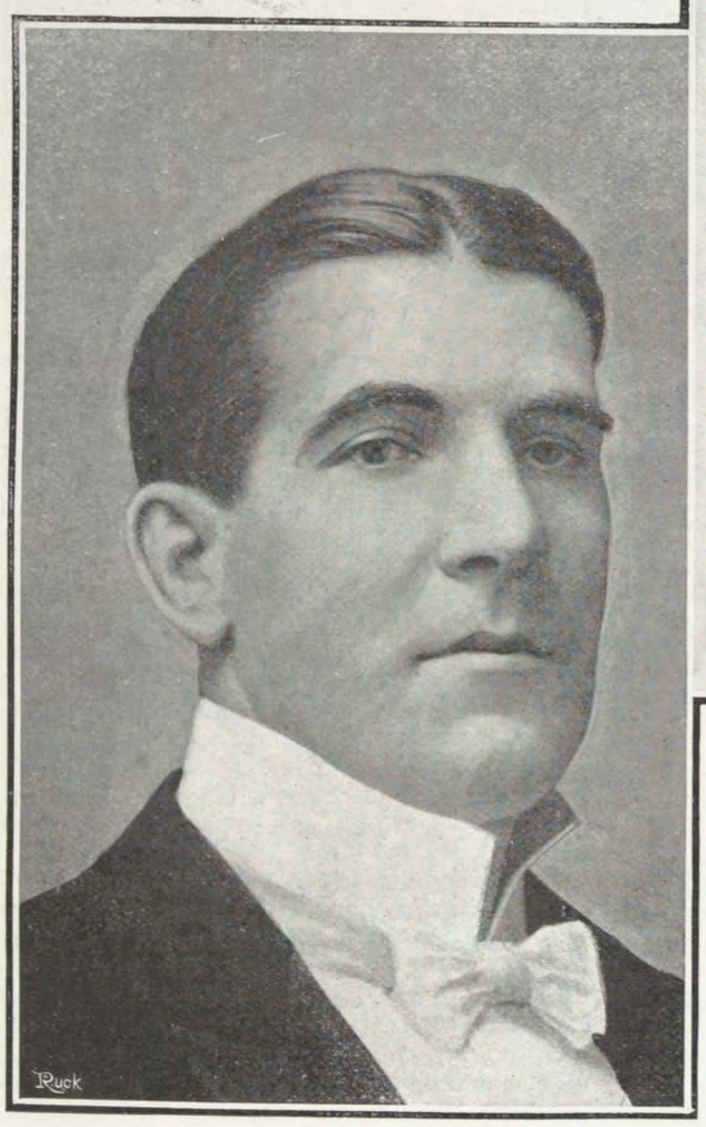
Brinsmead pesait dix kilos de plus que moi. Aussi, dans le corps à corps, avait-il un gros avantage sur moi. Et il en abusait. Je lui donnai des coups à la bouche, au nez et aux oreilles et lui portai deux beaux directs au corps. Pendant le second round, il me lança un terrible coup au cœur, mais en même temps que son gant me touchait, je le descendais par un doublé à la tempe et à la mâchoire. Il roulait à terre et pendant que l'arbitre comptait les secondes, je cherchais à reprendre ma respiration arrêtée par le méchant coup de Brinsmead. Avant que celui-ci se relève, la décision m'était donnée.

James J. Jeffries.

Deux fois il a rencontré Fitzsimmons et l'a battu par knock-out, la première fois au 11e, la seconde fois au 8e round.

Jack Johnson.

L'actuel champion du monde a triomphé de Fitzsimmons par knock-out, en deux rounds, le 18 juillet 1907.



James Corbett.

Fitzsimmons s'est adjugé le titre de champion en knock-outant James J. Corbett, au quatorzième round, le 17 mars 1897.

Tou es ces victoires successives m'avaient donné un renom qui m'empêchait de trouver des adversaires. J'avais battu tous les boxeurs de Sydney et des environs. Je proposai de rencontrer n'importe quel poids lourd, mais aucun ne se présentait.

Ma notoriété était telle que si on avait trouvé un homme capable de me battre, il aurait été considéré comme un héros. On me mit cependant rapidement en présence de Joe Eager et de Cornway, deux poids moyens réputés en Australie, et un poids lourd, Dick Ellis, bon boxeur qui avait des prétentions au titre de champion.

Le combat avec Eager fut rapide et furieux dès le début. Nous avions tous deux envie d'en finir le plus tôt possible. A peine nous serrions-nous les mains, que du gauche Eager me chargea à la mâchoire. Son coup vint si soudainement qu'il me fit tressaillir, mais ma bonne humeur reprenant le dessus, je me mis à rire bruyamment et tous les spectateurs firent chorus. Mais je ne perdis pas de temps. Vite, du gauche et du droit je l'attaquai au corps et à la figure. Les coups succédaient aux coups. Enfin je lui lance un terrible direct que je double. Il était dangereusement atteint, lorsque le gong le sauva. Dès le début du second round, je lui donne un cross à la mâchoire qui lui renverse la tête en arrière. Avant qu'il en soit revenu, je lui porte une suite de bons coups au corps et il essaye de riposter à la mâchoire. Alors, je lui porte un funeste shift de gauche au cœur qui le met définitivement knock-out.

Avec Cornway, la punition ne dura qu'un round et demi. Ce fut un combat d'ailleurs rondement mené. C'est peu après que je matchai Dick Ellis.

La rencontre se fit le 17 décembre 1889, à

(1) Voir les numéros 589 et suivants.

Sydney. Dick Ellis était un grand et gros athlète. Il avait acquis une grande expérience, ayant triomphé de tous ceux qui lui avaient été opposés. Notre match dura trois rounds, mais du début à la fin, souleva les acclamations de la foule, enthousiasmée par notre fougue et notre impétuosité.

Dès le premier round, nous nous attaquâmes avec violence. Tout le long de cette reprise, pas une seconde ne fut employée à autre chose qu'à une consciencieuse distribution de coups. C'est à peine si nous entendîmes le gong. Il nous semblait, à l'un et à l'autre, que c'était l'écho du début du match, tant nous avions bien employé notre temps. Et tout le combat continua de la même façon. Nous nous contentions de donner et d'encaisser. Et je vous garantis qu'à la fin de la rencontre, il m'aurait été parfaitement impossible de dire ce qui s'était passé. Dès le début du second round, le sang fit son apparition et nous étions absolument, Ellis et moi, le reflet l'un de l'autre, tant par le nombre des coups reçus que par leur violence et par notre endurance. Cependant, à la fin de la reprise, Ellis commençait à donner des signes non équivoques de défaillance. Il respirait lourdement, ses coups manquaient de la force qu'ils avaient une minute avant. Au troi-ième round, il sembla recouvrer une partie de ses moyens. Mais je ne laissai pas perdre l'occasion : par une rapide succession de coups à la mâchoire et au corps, je parvins rapidement à le mettre hors de combat.

L'un des meilleurs élèves de Peter Jackson, Jack Riddle, prétendait, à qui voulait l'entendre, qu'il se faisait fort de me battre si on le mettait en face de moi. Mais ses efforts restèrent stériles et il dut avouer son infériorité, dès le quatrième round. Ce n'était pas un mauvais combattant, loin de là ; il était assez vite et surtout il possédait beaucoup de force et de tête. Au premier round, nous nous étions contentés de nous observer, mais dès le second, nous avions commencé à nous charger avec violence. Riddle commit la fatale erreur d'essayer trop souvent de m'atteindre à la tête. C'est grâce à cette imprudence que je triomphai. Dans le quatrième round, il découvrit son corps et je le mis knock-out par un hook à l'estomac.

Starlight était, à cette époque, considéré comme un homme très redoutable. Il possédait une belle liste de performances. Je ne l'avais jamais vu boxer, mais on disait de lui que dans la bataille il avait la vitesse, le courage et la force d'un dog. Quand il frappait, ses coups étaient sûrs et d'un effet subit ; quand il manquait son but, il se couvrait si bien qu'il était difficile de l'atteindre. Aussi cette rencontre fut-elle un véritable régal pour la colossale assistance qui était venue nous applaudir.

Dans le troisième round, je le mis knock-down d'un droit à la mâchoire. Alors, M. Larry Foley s'approcha du ring et dit à Starlight :

— Debout, Starlight, Fitz va abandonner !

Je sus par la suite que le combat devait durer neuf rounds. D'après le betting, il fallait que je ne mette pas Starlight knock-out avant ce moment. C'est pourquoi le gong retentit alors que mon adversaire était encore à terre. Il fut ainsi sauvé.

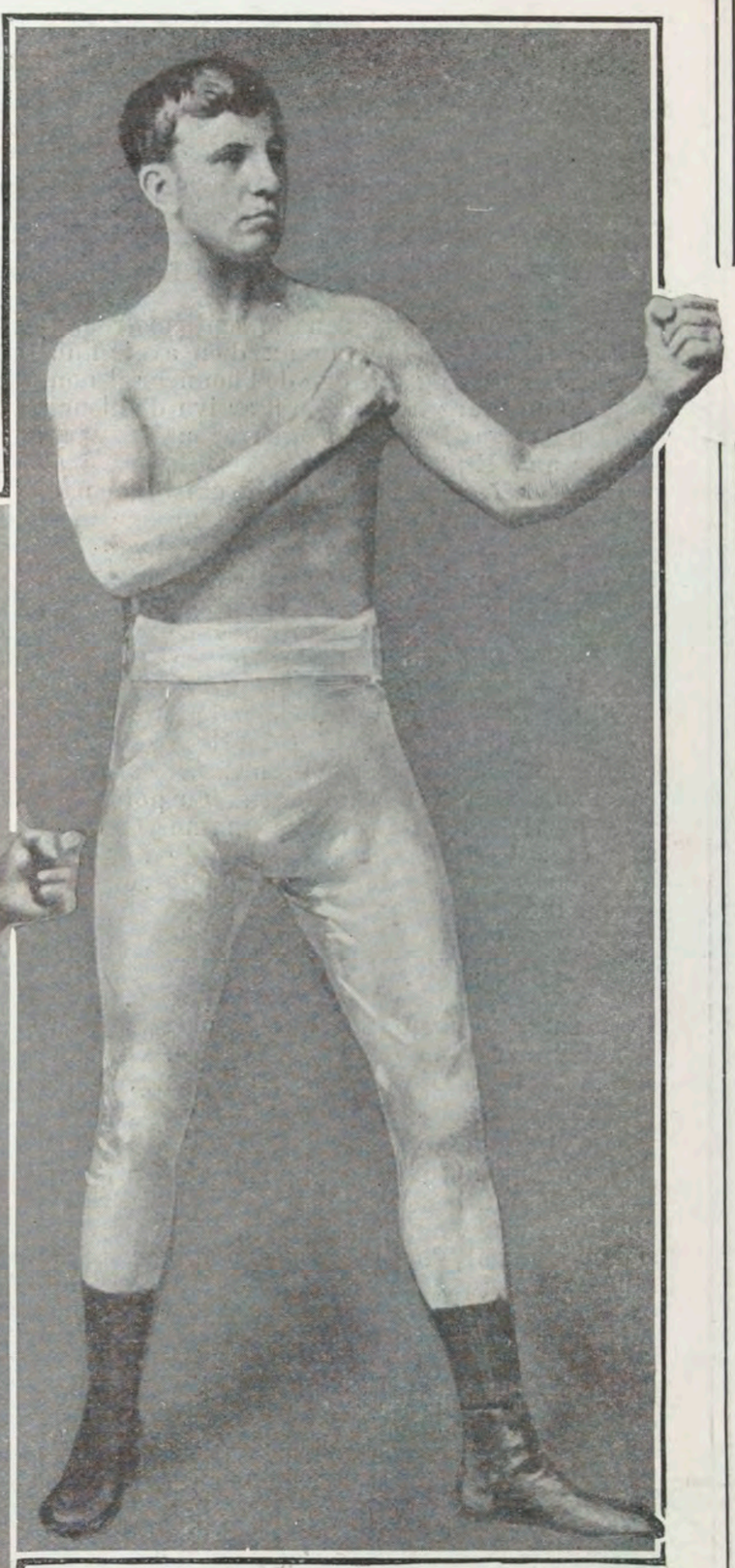
Foley vint alors dans mon coin et me supplia de prolonger le match jusqu'au neuvième round. Mais, craignant que la raison des paris ne fût pas suffisante pour obtenir mon assentiment, il m'expliqua que le public ayant payé cher, il désirait qu'il en eût pour son argent.

Au coup de gong de la seconde reprise, Starlight se précipita sur moi comme un furieux. Clinch. Je m'aperçus à cet instant que si nous continuions à combattre de cette façon, je pourrais fort bien être battu. Aussi je commençai à courir autour du ring, comme s'il s'agissait d'une course de Marathon. Et tout le temps nous employâmes cette tactique. Pendant quatre rounds, je ne portais pas un seul coup.

A la huitième reprise, Starlight, pensant que j'avais peur, me charge avec sauvagerie et me bloque dans un coin. Jabs, hooks, swings se succèdent sans interruption. Et je craignais toujours de porter le coup fatal qui me ferait triompher trop tôt. Mais j'aurais bien voulu knock-outer mon adversaire tout de suite et si je n'avais écouté que mon cœur, il y a longtemps que mes désirs auraient été exaucés,

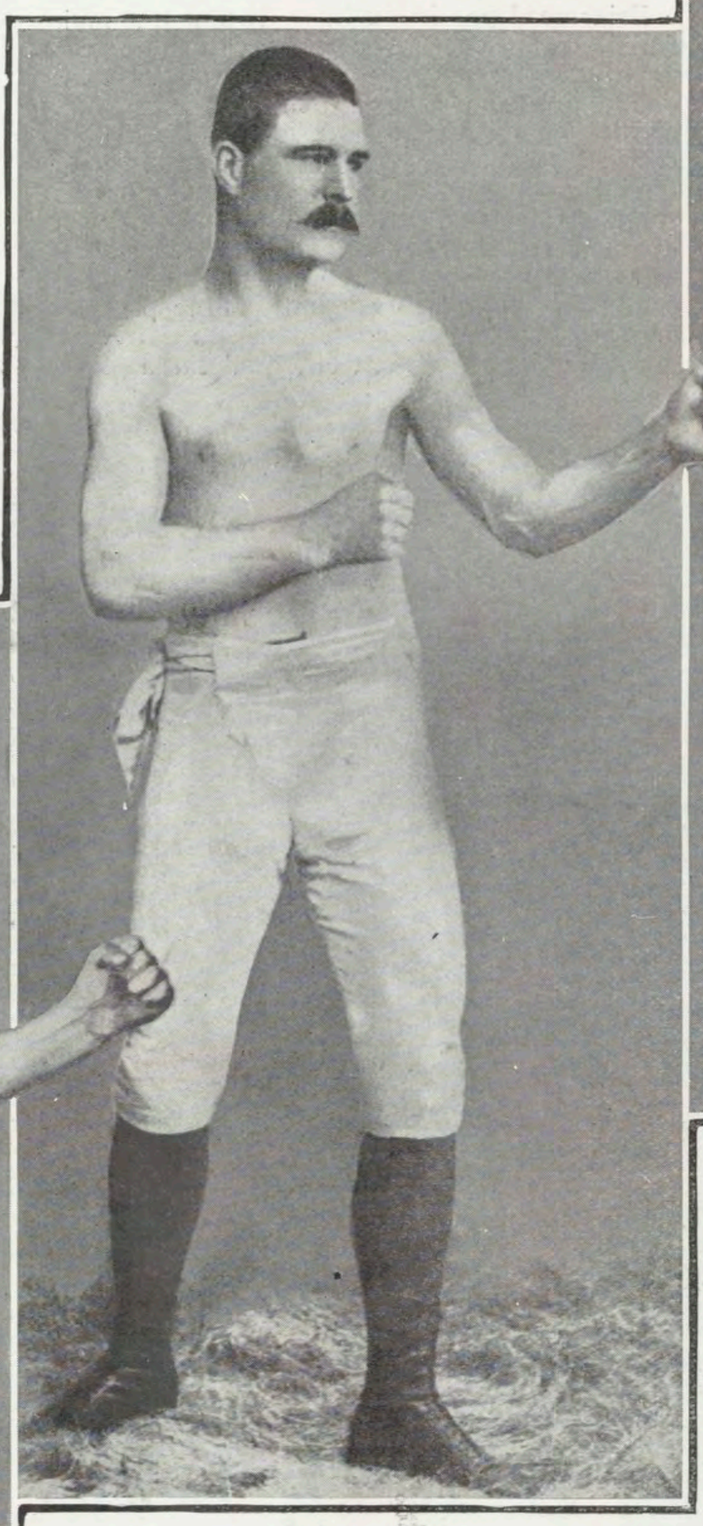
(A suivre.) ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane.)



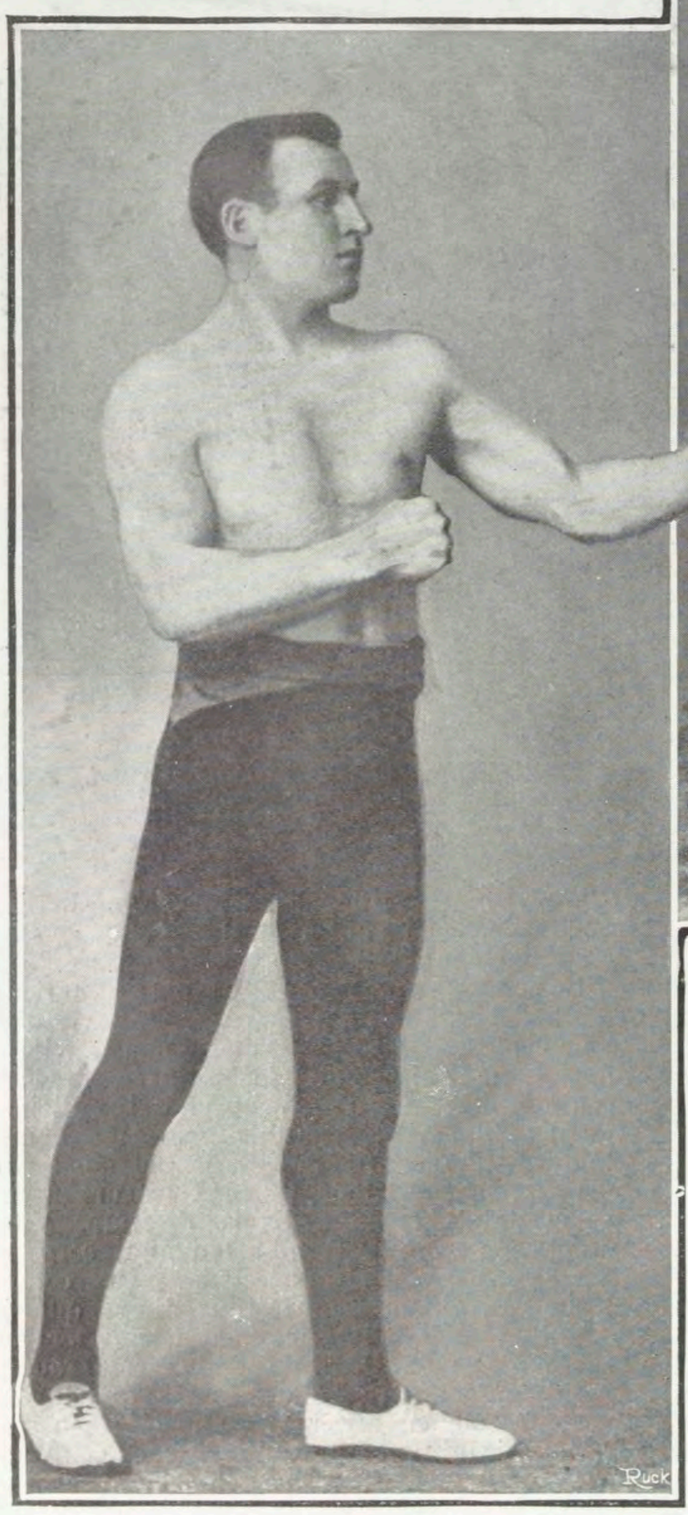
Jim Hall.

Deux fois Fitzsimmons l'a rencontré. La première fois, il fut battu aux points, la seconde fois, il le mit knock-out au 4e round.



Frank Slavin.

Le frère de Bill Slavin, qui fut mit knock-out, au septième round par Fitzsimmons.



Dan Creedon.

Un excellent pugiliste que Fitzsimmons mit hors de combat à la seconde reprise, à New-Orléans, le 26 septembre 1894.

Imprimerie de *la Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. MOTTI. *Le Gérant :* CAMILLE LECESTRE.